L'ILLUSTRATION,

2 NOVEMB. 1850

JOURNAL UNIVERSEL.

b. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
is de chaque N°. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N° 401. — VOL. XVI. — Du Vendredi 1er au Vendredi 8 novembre 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

toire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Courrier de Paris. — Membres de la famille et du gouvernement de l'empereur Nicolas. — Lettres sur la France, Amboise et Abd-el-Kader. — Le Rhin, par Victor Hugo (suite et fin). — Le *Franklin* au Havre. — La veillée de la Toussaint, souvenir fantastique. — Les vagues de l'océan Atlantique. — *Trinitas*, chant du treizième siècle, par Pierre de Corbeil. — Chronique musicale. — Bibliographie. — Calendrier illustré. — Monographie de l'ortolan.

rures. Portrait du général Schramm, nouveau ministre de la guerre. — Alcide Tousez; Inauguration de la statue de la reine Isabelle, à Madrid. — Personnages haïtiens, six portraits. — Le Rhin : Pont de Kreutzach; Porte à Bacharach; Bacharach : Boppart; Thurnberg; Oberwesel. Études pittoresques sur la blouse, 9 dessins par Stop. — *Trinitas*, chant du treizième siècle. — Calendrier illustré, 1 gravure. — L'ortolan. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Ceux qui aiment le bruit, l'intrigue, les péripéties embouillées, mais néanmoins transparentes, se divertiront à la lecture des journaux publiés cette semaine. On croyait tout fini avec la nomination du nouveau ministre de la guerre, le général Schramm; la chose était à peine commencée. M. d'Hautpoul était retiré avant le lever du rideau. Pour ceux qui chercheront la suite historique de l'imbroglio hebdomadaire, nous signalons le journal *l'Ordre* comme le mieux informé, jour par jour, et comme le narrateur le plus dégagé de ces précautions qui cachent la vérité sous des réticences calculées dans l'intérêt d'une tactique, qui la déligurent par des mensonges au service d'un dénoûment de-heureusement, de plus en plus impossible par les misérables moyens les méchants instruments qu'on emploie pour y parvenir.

L'Ordre expose ainsi le sujet d'une suite de scènes que nous ne racontons pas.

« Le remplacement de l'ancien ministre de la guerre, forcé de se retirer, a rendu plus ardent le désir d'ouvrir, par une autre brèche, l'agression contre le commandant en chef de l'armée de Paris.

« Écoutez comment on a procédé, et les détails vont vous instruire.

« Sous le commandement supérieur de l'illustre général est placé le chef de la première division, le général Neumayer, dont le nom irréprochable est le symbole de la vertu militaire. Le général Neumayer, à la dernière revue de Satory, s'est rendu coupable d'un tort irrémissible, non pas d'interpeller par un ordre formel le cri de : *Vive l'Empereur!* ou tout autre cri séditieux des armes, comme le prescrivent les règlements, mais de faire savoir aux officiers, qui le consultaient personnellement, que, dans sa conscience de vieux soldat, il jugeait plus digne de garder le silence dans les rangs. Pour ce fait, uniquement pour ce fait, sans autre prétexte connu (on en cherchera un sans doute), sa révocation a été exigée.

« Le général Changarnier, qui avait pour le moins partagé les torts de son subordonné, et qui avait condamné plus haut que lui les cris séditieux, a compris qu'il était de son honneur de couvrir le général Neumayer, auquel aucun reproche dans l'exercice de ses fonctions n'était et ne pouvait être adressé. Il est donc intervenu avec autorité comme chef et avec la droiture qu'il porte dans tous ses actes, déclarant que si le général Neumayer était injustement frappé, il se sentirait atteint lui-même.

« Les choses en étaient là mardi. Le soir, on s'embrassait. Les journaux qui reçoivent des confidences bonapartistes annonçaient que le général Neumayer restait à son poste; mais le conseil, réuni à onze heures du soir, envoyait au *Moniteur* le décret suivant :

« Par décret du 29 octobre 1850, le général Gilbert-Alexandre Carrelet, commandant la 7e division militaire, est appelé au commandement de la 1re division militaire, en remplacement du général Neumayer, nommé au commandement supérieur des 14e et 15e divisions militaires. »

L'Ordre, qui est, comme nous venons de le dire, la grande autorité historique de l'événement actuel, accueille ainsi cette nouvelle : « Encore une sorte de trêve. Heureux si nous pouvions annoncer enfin une paix solide et durable! » *L'Ordre* justifie, à coup sûr, le sens de son enseigne en accueillant par ces mots pacifiques une solution qu'il avait repoussée avec beaucoup de bonnes raisons.

L'Ordre annonce plus loin que M. le général Neumayer refuse le commandement auquel il a été appelé. Il rapporte, d'après le *Bulletin de Paris*, que M. le ministre des travaux publics, l'auteur du discours insuffisant prononcé à l'inauguration du chemin de fer de Nevers, se serait seul opposé dans le conseil à l'avancement donné au général Neumayer en compensation de sa disgrâce; et enfin il profite de l'émotion publique, dans la circonstance, pour demander des nouvelles de la société du Dix Décembre, à la veille d'être dissoute, il y a quelques jours, au dire du *Constitutionnel*, et selon les informations de l'*Ordre*, plus vivante que jamais. « On assure, dit-il, que des séances très-orageuses ont eu lieu dans plusieurs quartiers de Paris, et que des menaces y ont été proférées contre les ennemis de la prolongation des pouvoirs du président. »

Le *Constitutionnel*, qui avait publié, on s'en souvient, l'affiche par laquelle le spectacle était annoncé, il y a dix jours, a gardé le silence sur les principaux incidents de la représentation. Mercredi, au moment le plus chaud, il parlait de *l'union douanière* avec la Belgique.

A l'exception de la Bourse, qui reçoit le coup et le contre-coup de toutes ces agitations, il ne paraît pas que le public y attache autant d'importance que la presse. On dirait que l'opinion se repose sur la certitude qu'on ne parviendra pas à rien faire sans elle.

La commission de permanence de l'Assemblée nationale s'est réunie hier et se réunit encore aujourd'hui jeudi; elle est naturellement préoccupée de cette turbulence d'en haut; mais il ne paraît pas qu'elle prenne aucun parti avant la réunion de l'Assemblée, qu'on attendra au jour marqué, le 11 novembre, sans avancer ce terme. Un grand nombre de représentants sont arrivés à Paris et se rendent chaque jour au palais Bourbon pour savoir les nouvelles et échanger leurs impressions.

Dans un autre ordre de résolutions, on a discuté cette semaine la question de savoir si toute une opinion politique pouvait, d'un commun accord, s'abstenir de voter, en annonçant vouloir ainsi protester contre la loi électorale qui restreint le suffrage universel. Cette résolution paraît devoir se réaliser dans les élections partielles du département du Nord et du département du Cher.

Nous avons dû signaler, comme toute la presse, l'écrit facétieux d'un

Le général Schramm, ministre de la guerre.

malcontent qui est devenu, pendant quelques jours, le *lion* de nos opinions honnêtes et modérées. Nous aurions voulu pouvoir rire, avec tous nos amis politiques, des charmantes plaisanteries de ce brave homme, à qui il sera beaucoup pardonné à cause de ses bonnes intentions; mais nous n'avons pu nous empêcher, à la première vue, de nous défier d'un écrivain qui a tant d'esprit. *Latet anguis in herba.* Nous avons prédit que ses calembours seraient relevés. Il ne s'est pas, depuis lors, passé un jour sans une réponse. Nous lisons aujourd'hui dans un journal qui n'y avait pas d'abord entendu malice :

« Le livre de M. Tirel : *La République dans les carrosses du roi* amène chaque jour de nouvelles dénégations et de nouveaux démentis. Nous avons déjà publié la lettre de M. Freslon; M. Dufaure, ancien ministre de l'intérieur, nous envoie, à son tour, son démenti aux assertions contenues dans la brochure; il y joint ses quittances du prix de location de ses chevaux qu'il a payés à la maison Bryard. Nous ne ferons pas à M. Dufaure l'injure de publier ces reçus; il lui eût suffi de nier le fait pour que personne, en France, en conservât l'ombre d'un doute. Nous ajouterons que M. Tirel nous a fait remettre aujourd'hui une note *signée* de lui, dans laquelle nous lisons que le dépouillement des bulletins lui a fait reconnaître que MM. Goudchaux, Ducoux, Freslon, Tourret, Caussidière, Gervais (de Caen), Bethmont, Dufaure et Vivien ne s'étaient pas servis des voitures qui leur avaient été attribuées. »

Nous avons à peu près épuisé toutes les curiosités, tous les incidents, toutes les émotions de la semaine. Le côté comique de l'histoire se trouvera dans les articles suivants. Néanmoins, comme diversion à ce qui s'est passé à Paris, on a essayé de faire quelque bruit d'une conspiration dont les principaux agents seraient à Lyon et qui devait s'étendre dans tout l'est de la France. On a annoncé des arrestations, et chaque jour, à ce qu'il paraît, on en fait de nouvelles accompagnées de saisies de papiers et de correspondances d'une haute gravité. Quoique l'expérience nous ait appris qu'il n'y a pas de projets stupides pour des conspirateurs, et que cette profession rend les fous aveugles au point de ne plus voir le monde que dans le cercle étroit où leur importance s'agite, cependant le calme est si profond, le besoin de repos, de travail et de sécurité est si visible, que nous serions tentés de nous rappeler la queue du chien d'Alcibiade; mais cette anecdote est si vieille et si usée, que nous n'osons croire qu'on fasse encore de la politique avec cette réminiscence, et nous aimons mieux dire que les conspirateurs sont capables des plus grandes sottises à Lyon comme à Paris, et même en Afrique. Le complot d'Oran, dont le procès dure depuis environ deux mois, vient de se terminer à la suite de débats souvent interrompus par la violence des accusés.

Vingt-deux accusés ont été condamnés comme coupables de complot ayant pour but de changer le gouvernement. André dit Arnaud, employé de la mairie, qui a joué le principal rôle dans cette affaire, a été condamné à sept ans de détention.

La peine de cinq années de détention a été prononcée contre huit accusés présents et quatre contumax. Six ont été condamnés en trois ans d'emprisonnement.

La peine de deux années a été prononcée contre sept accusés.

Quinze mois de prison ont été prononcés contre deux, un an contre deux autres.

Vingt autres inculpés ont été déclarés coupables d'association secrète et condamnés à deux ans, un an et six mois, selon le degré de leur participation au complot.

— Le deuil de la Belgique continue par les démonstrations les plus unanimes et les plus touchantes. Partout des services funèbres ont été célébrés, et la souscription ouverte pour élever un monument à la reine défunte recueille les dons modestes du pauvre, comme ceux des plus riches. — Les chambres belges sont convoquées pour le 12 novembre.

— Il a été question d'un concert entre la France, la Russie et l'Angleterre pour terminer la guerre des duchés. Cette nouvelle, qui avait pris des proportions exagérées, se réduit, dit-on, à des remontrances que les trois puissances adresseraient séparément à la Prusse, accusée d'entretenir les insurgés du Slesvig. Les mouvements de troupes en Allemagne alimentent toujours les faiseurs de conjectures.

— Les nouvelles des Etats-Unis parlent encore des projets d'invasion de la Havane par un corps d'armée de 6,000 hommes; mais on ajoute que ce sont des bruits de bourse. La bourse est partout une grande fabrique de nouvelles inventées pour produire la baisse, démenties pour ramener la hausse. Ceux qui savent faire jouer cette pompe foulante et aspirante y trouvent leur profit, sans être classés par l'opinion indulgente au rang de ceux qui jouent avec des dés pipés ou des cartes biseautées. — Les bigarrures du jugement humain.

PAULIN.

Correspondance.

M. V. T. à Saint-Petersbourg. — Dans le numéro prochain, si l'article arrive à temps.

M. G.-G. A. à Madrid. — Nous avons reçu votre lettre du 25 et pris note; mille remercîments d'avance.

M. A. Z. — Vous voyez, monsieur, que notre sentiment est favorable. Recevez nos compliments.

M. H. de L. — Nous aurons égard, monsieur, à vos observations. Nous avons le regret de ne pouvoir profiter du moyen que vous indiquez pour nous affranchir du double timbre. Nous en découvrirons peut-être un autre.

M. V. G. à Paris. — Vous dites, monsieur, que le drame de cour d'assises publié dans notre dernier numéro est vieux de douze ans. Cela se peut; mais le fait serait même de pure invention, que les sentiments n'en seraient pas moins vrais. Nous ne tenons pas au fait.

M. A. A. à Paris. — Nous rétablissons le nom; c'est M. Alfred Tattet et non *Tastet*.

Voyage à travers les Journaux.

M. VÉRON. — M. BOILAY. — ESCARGOTS SYMPATHIQUES.

Commençons tout d'abord par rendre justice à M. le docteur Louis Véron; il n'est point un journaliste vulgaire, il ne se traîne pas dans l'ornière de l'article de convention; sa phrase caparaçonnée d'épithètes champêtres trahit bien encore une certaine inexpérience, mais cette inexpérience même ne doit pas être sans charme pour les lecteurs du *Constitutionnel*, si bien placés pour recueillir les légaiements de cette muse médicale qui se joue dans les verts sentiers de la politique. M. le docteur Véron n'a encore pris la plume que quatre ou cinq fois, et déjà il a créé un genre tout à fait nouveau : le genre bonhomme, familier, lyrique et anecdotique. Quelquefois il se met à contempler de son balcon de la rue de Rivoli, par un beau clair de lune, le palais des Tuileries, et à la vue de cette cour déserte, de ce vestibule désert et de ces appartements déserts, il raconte la légende populaire du petit homme rouge qui se plaît à troubler la raison de ceux qui habitent cette royale demeure; hier, à propos de la rentrée des foins et du vin qui fume encore dans le pressoir, il a cru devoir faire part à la France d'une cure merveilleuse qu'il vient d'opérer en sa qualité de *rédocteur du Constitutionnel*. C'est une histoire à la fois touchante et merveilleuse, une histoire qui tient de la féerie et de la réclame. Permettez-moi de vous la raconter en quelques mots.

C'était par une belle matinée de printemps, les oiseaux chantaient dans les buissons, la fleur balancée par une brise matinale secouait au soleil ses perles de rosée, et la diligence Laffitte et Caillard amenait à Paris un jeune homme né de parents pauvres mais propriétaires.

Ce jeune homme avait été envoyé à Paris pour y faire son cours de médecine; malheureusement il y fit la connaissance de personnages barbus.

A partir de ce jour, le jeune homme candide comme une jeune fille sur le point de naître à la lumière, sentit les mauvaises passions, ces ronces morales, envahir son cœur; tranchons le mot, il devint socialiste.

Arrive la révolution de février; le jeune carabin se lança jusqu'au cou dans ces théories dangereuses, que nous avions la candeur de combattre, nous autres, quand le *Constitutionnel* ne soufflait mot; il fréquenta les clubs, demanda la tête des tyrans, et s'abonna au *Père Duchêne*.

On pouvait présumer que ce garçon-là était destiné à faire plus de sottises que d'ordonnances, mais une circonstance miraculeuse devait bientôt lui rendre la raison et l'estime du docteur journaliste. Un jour il y eut erreur dans la remise du journal; le portier, qui recevait le *Père Duchêne* pour l'étudiant et le *Constitutionnel* pour un vieux brave, porta par mégarde le *Père Duchêne* à l'abonné du *Constitutionnel* et le *Constitutionnel* à l'abonné du *Père Duchêne*.

On comprend immédiatement le résultat de cette double méprise; le vieux militaire, qui était un cerveau faible (il n'était abonné que pour trois mois), s'éprit d'un enthousiasme anarchique pour M. Colfavru, mais le carabin n'eut pas plutôt jeté les regards sur un des articles non signés de M. le docteur Véron, qu'il se sentit tout à coup illuminé comme saint Paul sur le chemin de Damas. Il renia Louis Blanc, Pierre Leroux, Proudhon, et s'empressa de courir à la rue de Valois, où il prit un abonnement d'un an. (Prix : 60 francs, écrire *franco.*)

P. S. Le carabin de M. Véron était peut-être un étudiant en droit. Le *Constitutionnel* n'est pas sûr de la qualité.

Telle est à peu près l'historiette dont M. le docteur Véron a bien voulu nous régaler cette semaine. La morale de ceci, car la morale est au fond de tous les écrits et de toutes les actions de M. le docteur Véron, c'est que MM. les concierges feront bien de remettre de temps en temps des numéros du *Constitutionnel* aux locataires qui ne sont pas abonnés à cette feuille politique et médicale.

Après M. Véron, le personnage le plus important du *Constitutionnel*, c'est M. Boilay. M. Cucheval vient ensuite. Parlons de M. Boilay.

M. Boilay est un homme de quarante-cinq ans à peu près. Il est petit, légèrement trapu, son teint est coloré, son ventre proéminent. De plus, il est Auvergnat, mais il n'a aucune réputation littéraire.

M. Boilay a fait ses premières armes à Clermont dans le journal d'opposition de la localité; ses articles donnaient tant d'inquiétude au préfet du Puy-de-Dôme, que ce magistrat crut devoir faire venir de Paris un journaliste expérimenté pour combattre ce jeune anarchiste, qui devait être un jour l'un des plus fermes piliers de l'édifice social.

Après avoir guerroyé en province avec quelque succès, M. Boilay accourut à Paris et parvint à se faufiler, un jour que la porte était entre-baillée, dans le cabinet de rédaction du *Corsaire*.

A cette époque, le *Corsaire* était ultra-libéral, pour ne pas dire plus; il passait chaque matin au fil de ses épigrammes les hommes d'État de Louis-Philippe et Louis-Philippe lui-même; il n'avait pas assez de calembours pour M. Guizot et d'estafilades à l'adresse de M. Thiers.

M. Boilay, hâtons-nous de le dire, ne fut pas précisément heureux dans le maniement de larme légère. Ébloui par la haute fortune de son compatriote M. Altaroche, qui rédigeait le *Charivari*, M. Boilay avait cru que tous les Auvergnats étaient propres à lancer le javelot de la plaisanterie. Là était l'erreur. M. Louis Reybaud, aujourd'hui représentant du peuple, et qui, à cette époque, courait des bordées dans les parages de la petite presse, démontra à M. Boilay qu'il lui manquait, quoique Auvergnat, plusieurs qualités essentielles pour réussir dans la guerre d'escarmouches, et que d'ailleurs sa constitution et sa taille intellectuelles le classaient tout naturellement dans les carabiniers ou les cuirassiers du journalisme. M. Boilay se laissa convaincre et alla s'enrôler sur-le-champ dans l'escadron du *Constitutionnel*.

En ce temps là M. Thiers était l'homme d'État du gros journal; le nouveau venu lui fut présenté. M. Thiers accueillit d'autant plus volontiers M. Boilay que celui-ci avait attaqué celui-là. M. Thiers a cette qualité bien rare qu'il sacrifiera toujours l'homme qui lui a rendu service la veille à l'homme qui l'a étrillé le matin. Ce n'est pas de sa part de la charité chrétienne, c'est une sorte de mépris pour l'éloge et de dédain pour le blâme : aussi M. Thiers a-t-il plutôt des ennemis que des adversaires, comme d'un autre côté il a plutôt des auxiliaires que des amis.

Quoi qu'il en soit, M. Thiers se mit à sonder le nouveau journaliste. Il n'y avait pas dix minutes qu'il causait avec M. Boilay, que le spirituel homme d'État avait passé de la stupeur à l'enchantement. M. Boilay lui apparaissait comme le journaliste par excellence, comme l'écrivain idéal. M. Thiers venait de se convaincre que M. Boilay ne possédait pas l'ombre d'une idée politique.

— C'est véritablement, dit-il, l'homme qu'il me faut.

A partir de ce jour, M. Boilay se rendit chaque matin chez M. Thiers pour chercher son thème. M. Boilay a une telle faculté d'assimilation, que s'il ne peut extraire, même à l'aide du forceps, l'idée de son cerveau, personne mieux que lui ne sait entrer dans l'idée d'un autre. Il endosse une idée comme un paletot. Il allait plus loin encore : comme ces acteurs qui reproduisent les traits, la démarche et la voix de certains personnages, M. Boilay, après avoir écouté M. Thiers pendant une demi-heure, traçait sur le papier toute la pensée, toutes les paroles et jusqu'à la ponctuation de son interlocuteur; il casait en quelque sorte les mots dans sa mémoire, les étiquetait, comme on fait les pièces d'une mécanique; puis il entrait chez lui, tirait chaque mot l'un après l'autre de son compartiment, les agençait par numéro d'ordre, et le travail était accompli. L'article de M. Boilay était un article de M. Thiers.

On demandait un jour à M. Thiers ce qu'il pensait de M. Boilay comme écrivain. « Ce n'est pas un écrivain, répondit l'homme d'État, c'est un daguerréotype. »

M. Boilay continua à daguerréotyper M. Thiers pendant toute la durée du ministère du 1er mars. Quand le président du conseil de ce cabinet de neuf mois quitta les affaires, il oublia, à ce qu'il paraît, de faire contre-signer par son collègue de l'intérieur la nomination de son journaliste ordinaire à une préfecture depuis longtemps promise. Celui-ci qui avait chanté sur tous les tons le président du 1er mars se vengea de cet oubli en ne l'appelant plus que Mars Ier, puis il passa avec armes et bagages au camp du 29 octobre et de M. Guizot.

Qui fut étonné? Ce ne fut certes pas M. Thiers; M. Thiers est un esprit trop souple pour ne pas comprendre toutes les ambitions. Aux gens qui venaient s'exprimer un peu vertement sur la défection de M. Boilay il répondait tranquillement : « Que voulez-vous, Boilay veut avoir une place; il se rallie à M. Guizot, c'est tout naturel. »

M. Guizot commença par donner à M. Boilay le ruban de la Légion d'honneur. Cette distinction honorifique fit trembler M. Boilay, qui se crut mystifié. Il n'y avait cependant aucune arrière pensée de la part de M. Guizot, et la preuve, c'est que quelques mois plus tard il fit nommer le transfuge du *Constitutionnel* directeur de Charenton, croyant faire une épigramme contre la politique de M. Thiers.

Pendant tout le temps qu'il garda cette sinécure, M. Boilay publia de loin en loin quelques articles dans le *Messager* et plus tard dans le *Conservateur*.

Ce n'était pas une conquête que M. Guizot avait faite en accaparant M. Boilay, c'était une petite vengeance qu'il avait exercée contre M. Thiers. En arrivant au pouvoir, M. Thiers avait enlevé M. Granier de Cassagnac à M. Guizot, M. Guizot riposta par le même procédé en enlevant M. Boilay à son rival. Les deux hommes d'État étaient manche à manche. Je me hâte d'ajouter que M. Guizot, ministre des affaires étrangères, *réaccueillit* parfaitement M. Granier, et qu'aujourd'hui encore M. Boilay était du dernier bien avec l'honorable M. Thiers.

Ce petit détail de politique contemporaine démontrera mieux que les plus brillantes argumentations, l'estime que professaient les patrons pour leurs journalistes, et les journalistes pour leurs patrons.

Quelque temps avant la révolution de février, M. Boilay avait abandonné le sceptre de Charenton. Pour quelle raison? Je l'ignore; le *Conservateur* et le *Messager* disparurent dans la bourrasque, et il ne resta plus au fonctionnaire journaliste que sa croix d'honneur.

Six mois après, M. Boilay fit sa rentrée au *Constitutionnel* avec le titre de rédacteur en chef. M. Boilay est rédacteur en chef, sous la domination de M. le docteur Véron, à peu près comme les Carlovingiens étaient rois sous la tutelle de maires du palais.

En résumé, M. Boilay est un instrument assez bien confectionné; c'est une sorte de piano à *premiers-Paris* dont les virtuoses politiques peuvent faire résonner tour à tour les touches harmonieuses. M. Thiers a joué sur cet instrument les airs belliqueux du 1er mars, M. Guizot la cantate pacifique du concert européen, et M. Véron, ce gros Lindor de la situation, a transformé le piano en guitare pour roucouler la romance élyséenne sous le balcon du parti conservateur.

Occupons-nous maintenant du grand événement de la semaine.

Il s'agit d'une découverte vraiment originale; on a deviné que je veux parler du fluide escargotique. Jusqu'à ce jour on avait cru que la télégraphie électrique avait dit son dernier mot, mais il paraît que le fil conducteur qui sert à la transmission de la pensée entre deux individus, séparés par une distance quelconque, n'est qu'une superfluité. Les gouvernements français et anglais se sont trop pressés d'établir leur télégraphe sous-marin entre Calais et Douvres : ils ont jeté en pure perte des millions dans la Manche. Deux savants, MM. Benoît (de l'Hérault) et Biat, Américain, viennent de découvrir un moyen de communication universelle et in-

stantanée de la pensée, d'une simplicité tellement élémentaire, si nous devons croire ce que l'on rapporte, que, d'ici à peu de jours, le premier venu d'entre nous pourra converser sans quitter sa chambre avec les naturels de la Chine, de la Laponie et de l'Inde, et échanger dans l'espace d'une minute ses civilités avec les cinq parties du monde.

M. Jules Allix, qui s'est fait le vulgarisateur de cette découverte, vient de publier dans *la Presse* un mémoire qui a mis tout Paris en émoi. Nous nous sommes rendus avec beaucoup d'autres curieux à l'endroit où avait été faite une première expérience, mais il nous a été répondu que très-nécessairement une expérience nouvelle, à laquelle seraient conviés tous les représentants de la presse, aurait lieu, et que nous assisterions à une conversation dont les deux interlocuteurs seraient l'un à Paris et l'autre en Amérique. Il nous est donc impossible d'affirmer pour le moment, et nous devons nous borner à raconter très-succinctement ce qui nous a été dit sur l'appareil appelé pasilalinique-sympathique.

Le point de départ de la découverte, c'est l'escargot; sans escargot, l'appareil n'existe plus. Les deux savants ont remarqué que certains escargots possèdent la propriété de rester continuellement sous l'influence sympathique l'un de l'autre, lorsque, après avoir été mis en rapport par une opération particulière, on les place dans les conditions nécessaires à l'entretien de cette sympathie, et, pour tous ces résultats, ils n'ont besoin que de l'appareil portatif de leur invention à l'aide duquel ils obtiennent instantanément et à quelque distance que soient placés les escargots l'un de l'autre, une commotion très-sensible qu'ils ont appelée commotion escargotique.

Si, en effet, la commotion escargotique a lieu comme l'affirment les deux savants et les personnes qui ont assisté à la première expérience, le reste va de soi-même. En fixant dans l'appareil nommé boussole pasilalinique-sympathique les lettres de l'alphabet, la communication de la pensée doit se faire instantanément à toutes les distances, par l'effet de la commotion des deux escargots sympathiques. Pour admettre la vertu du fluide escargotique, il ne faut que concevoir comme moyen de transmission de la pensée la substitution d'un fluide invisible au conducteur en fil de fer. C'est cette conception qui est difficile, et, comme saint Thomas, nous n'aurons véritablement la foi que lorsque nous aurons vu, de nos deux yeux vu, fonctionner l'appareil en question.

En attendant que nous donnions à nos lecteurs le dessin de l'appareil, si l'expérience publique qui va avoir lieu dans quelques jours réussit, nous empruntons au mémoire de M. Jules Allix la description de la boussole pasilalinique-sympathique :

« Cet appareil se compose d'une boîte carrée en bois, dans laquelle se meut une pile voltaïque, dont les couples métalliques, au lieu d'être superposés comme pour la pile de Volta, sont disposés par ordre et attachés dans des trous pratiqués à cet effet dans une roue ou un plateau circulaire en bois, mobile autour de son axe en fer.

» Aux disques métalliques qui forment les couples de la pile de Volta, MM. Benoît et Biat ont substitué d'autres couples en forme de godets ou auges circulaires, composés d'un godet ou auge en zinc, garni en dedans de drap préalablement trempé dans une dissolution de sulfate de cuivre, et maintenu à l'aide d'une lame de cuivre rivée avec le go let.

» Au fond de chacune de ces auges, ils ont fixé, à l'aide d'un mélange dont la composition sera indiquée, un escargot vivant, probablement préparé et choisi, afin que là il puisse s'imprégner de l'influence galvanique, qui doit se combiner ainsi avec l'influence électrique qui sera développée lorsque la roue qui forme la pile de Volta sera mise en mouvement, et avec elle conséquemment les escargots qui y sont fixés.

» La boîte est essentiellement mobile et portative.

» Or, on comprend que l'ensemble d'un appareil de correspondance suppose nécessairement deux appareils particuliers ou instruments disposés comme celui que je viens de décrire, et avec l'intention spéciale de mettre, dans les auges de l'un, des escargots sympathiques avec ceux des auges de l'autre, de manière que la commotion escargotique puisse partir d'un point précis, rejaire des piles pour aller de là à un point également précis de l'autre et réciproquement.

» Et ces dispositions comprises, le reste marche tout seul; MM. Benoît et Biat ont fixé sur les roues des deux instruments et à chacune des touches sympathiques entre elles, des lettres correspondantes, de sorte qu'ils en ont fait des espèces de cadrans alphabétiques et sympathiques à l'aide desquels la communication de la pensée se fait instantanément à toutes les distances, par l'écriture de la pensée elle-même, dont la commotion escargotique indique les lettres. »

Nous sommes véritablement dans le siècle des merveilleuses découvertes, et il est digne de remarque que toutes les inventions importantes ont été contemporaines des périodes révolutionnaires; il existe dans ces moments de commotion des courants électriques qui galvanisent toutes les intelligences, ce qui démontrerait peut-être, en dépit de l'opinion professée par les hommes d'Etat, que les révolutions, au lieu d'être des maladies sociales, sont, au contraire, des rénovations providentielles. Il nous est impossible de rien affirmer aujourd'hui sur l'appareil escargotique; mais si nous admettions pour un instant la réalité de cette découverte, quelles révolutions n'opérerait-elle pas dans les mœurs, les habitudes et la destinée de l'homme?

D'abord l'escargot sympathique supprime la malle-poste. Voilà M. le budget des recettes allégé d'une centaine de millions et M. Amédée Thayer mis à pied.

C'est peu de chose; mais l'escargot destitue du même coup les télégraphes, ces longs bras de la politique qui aboutissent à chaque département. A l'aide de votre escargot, vous pouvez savoir en quelques minutes ce qui se passe dans tous les coins du monde. Vous jouez en même temps à toutes les bourses de l'univers. Le globe ne peut pas frémir sur un point, que vous n'en éprouviez à l'instant même la commotion escargotique. Bien plus, vous voulez converser avec tout un peuple, vous n'avez qu'à prévenir que tel jour, à telle heure, vous adresserez un discours à la nation française; et, pour peu que la nation française y mette de la bonne volonté, vous parlez du fond de votre cabinet à trente-cinq millions d'auditeurs. Quel puissant orateur que l'escargot!

A quoi songent les gouvernements, je vous prie, pendant que ces intrépides révolutionnaires de la science poursuivent leurs recherches dont les effets doivent être incalculables? Les gouvernements se préoccupent de l'application de tel système politique ou de l'influence pernicieuse de telle théorie : il s'agit bien de pareilles bagatelles, en vérité! Ne voyez-vous pas, ô hommes d'Etat! que voici deux escargots anarchiques qui menacent de changer la face des choses et de bouleverser la société de fond en comble? Que devient la diplomatie? Que deviennent les secrets d'Etat? On cherche depuis longtemps la solution du problème de la fraternité des peuples : si la recherche de MM. Benoît et Biat réussit, cette solution est enfin trouvée — deux escargots.

L'hypothèse que nous venons de faire, avec l'approbation du lecteur, est peut-être un peu audacieuse pour le moment, puisqu'elle ne repose que sur l'affirmation de deux savants, qui n'ont point encore convié le public à venir juger des résultats de leur découverte; aussi faisons-nous toutes nos réserves. Mais, encore quelques jours, et nous pourrons dire en toute connaissance de cause si l'escargot n'est qu'un vil mollusque, comme l'ont prétendu les naturalistes, ou si ce testacé n'est pas le plus extraordinaire et le plus intelligent, et surtout le plus sympathique des êtres créés par Dieu.

EDMOND TEXIER.

Courrier de Paris.

On voit bien que nous entrons dans la belle saison des nouvelles. L'astre des nuits d'hiver inspira toujours les conteurs; cette fois leur début n'est pas couleur de rose, leur conte est brun et même tout à fait noir. Il ne s'agit plus seulement de quelque bouleversement politique, c'est le monde lui-même qui est en jeu, et sa fin qu'on nous annonce. Cette belle catastrophe, si souvent retardée par *indisposition*, aura lieu prochainement. Si la mise en scène est changée, le dénoûment sera le même et nous n'aurons rien perdu pour attendre. Selon l'usage, les alarmistes font passer leurs prédictions sous le couvert des astronomes. Pour ne citer qu'un exemple, John Herschell n'a-t-il pas raconté clair comme le jour qu'au mois de juillet 1832 il s'en est fallu de quelques heures seulement qu'une rencontre ne s'opérât entre la comète de Biéla et notre malheureux globe? Tout le monde sait que la comète de 1630, dont on a perdu la trace, mais qui ne peut manquer de reparaître au premier jour, traîne après elle une queue dont la longueur excède beaucoup la distance qui nous sépare du soleil. La petite probabilité d'une pareille rencontre, ajouto Lalande, peut, en s'accumulant pendant des siècles, devenir très-probable. Or, tout ce qu'une comète peut faire dans certaines circonstances, la lune est capable de l'accomplir en tous temps, et depuis dimanche ses allures ont paru suspectes. Ses taches, qui sont des cratères volcaniques, vous pouvez les voir distinctement à l'œil nu, signe que la lune s'approche de nous ou que nous sommes emportés vers elle; rien que d'y songer on se sent tout glacé au coin du feu. Heureusement nos Parisiens n'y songent guère, et ils sont plus occupés de leurs affaires que de ce qui se passe dans la lune.

Leurs affaires, c'était d'abord la fête de dimanche au Champ-de-Mars, une fête manquée. L'affiche avait promis un tournoi dont le temps extrêmement pluvieux aurait fait une naumachie, et la police ne voulut pas permettre que Jupiter enlevât Europe au milieu d'une averse. On a reconduit le dieu à l'étable comme un simple taureau. Le public, un public en parapluie, a vivement protesté contre cet ajournement dicté par la prudence. Il en est résulté quelque confusion qui aurait sans doute dégénéré en émeute pour peu que les spectateurs eussent soupçonné la surprise qu'on leur ménageait. Europe et son taureau devaient monter dans l'Olympe avec le cortége des filles de l'air, c'eût été une édition revue et considérablement augmentée de l'ascension précédente à l'Hippodrome, dont le dernier numéro de l'*Illustration* offre le *specimen*. A ce sujet, le procédé aérien de M. Clavières, fidelement reproduit dans cette vignette, a trouvé des incrédules. Le dessin, a-t-on dit, embellit l'expérience, il est impossible que des femmes puissent partir pour les étoiles dans cette attitude vaporeuse; et quel est donc cet invisible génie qui les soutient dans l'espace? En attendant les explications de l'inventeur, on peut vous livrer le meilleur de son secret. Dans leur position horizontale, ces dames sont comme couchées dans un solide corset qu'un mécanisme ingénieux amarre à la nacelle, à l'endroit même où leur coude vient s'y poser. En cas de rupture de l'appareil, elles portent une ceinture de sauvetage destinée à prévenir tout autre accident.

Il y a mécanique et mécanique, et il faut laisser aux habiles le soin de vous expliquer cette autre mécanique encore plus compliquée, qui va vous mettre, cher lecteur, en communication perpétuelle et instantanée avec le Patagon ou le Californien au moyen de deux escargots. C'est une grande nouvelle assurément, et cependant combien vont l'accueillir sans trop d'enthousiasme et comme accoutumés à de pareils présents! L'imprimerie, la boussole, la vaccine, la vapeur, les découvertes les plus merveilleuses n'ont-elles pas recueilli d'abord l'indifférence ou le sarcasme, jusqu'à ce qu'enfin arrive le jour de la justice; et alors Gutenberg, Watt, Jenner, sont immortels. L'humanité pourrait-elle moins faire pour ces deux hardis inventeurs (vous aurez déjà vu leur nom plus haut) qui suppriment l'espace et vous le glissent dans la poche sous la forme d'un colimaçon?

On va prévoir nos autres nouvelles qui ne sont pas précisément des nouveautés; novembre est le mois des réouvertures. Les Italiens, le salon de peinture, les salons parlementaires, tous les salons vont rouvrir, en même temps que tous les comédiens s'apprêtent à reparaître en scène. La véritable vie parisienne, c'est la vie d'hiver. A cette bienheureuse époque, tout se réorganise et se renouvelle : les sociétés savantes et les bureaux de bienfaisance, les hommes d'Etat et les dames de charité; l'Institut reprend ses séances et l'Académie française son grand travail, celui des candidatures. Le fauteuil laissé vacant par la mort de M. de Feletz sera donné la semaine prochaine, à qui? on l'ignore encore. Des trois candidats qui se partagèrent les voix lors de la dernière élection, un seul, M. Nisard, celui-là même qui avait réuni le plus grand nombre de suffrages, persiste dans sa candidature. M. Alfred de Musset ne veut plus entrer à l'Académie qu'en enfonçant la porte, c'est-à-dire par droit de conquête et en vertu d'une comédie vraiment nouvelle et toujours charmante que le Théâtre-Français donnera bientôt. Quant à M. de Montalembert, il paraît avoir renoncé à faire usage du seul droit qu'il eût pour y arriver, le droit de naissance. D'ailleurs les circonstances ont bien changé depuis six mois, et la politique ne donnerait plus à l'*ami du prince* les voix que la littérature lui refusera toujours.

C'est peut-être le cas de nous souvenir que le jour de l'enterrement de Balzac, un académicien, devant lequel nous déplorions l'oubli de l'Académie, se prit à dire : « Il a trop écrit pour en être. » Dans une étude remarquable sur Balzac, publiée par un écrivain distingué, M. Desnoireterres, nous trouvons l'anecdote suivante qui confirme dans un meilleur sens le propos de notre académicien. Quelqu'un lui parlait un jour de sa réputation européenne et de sa gloire. — « Ah! la gloire, s'écria-t-il, à qui en parlez-vous? Je voyageais dernièrement en Russie avec quelques amis; la nuit vient; nous allons demander l'hospitalité à la porte d'un château. Aussitôt la châtelaine et ses dames s'empressent de nous recevoir; une d'elles quitte, des le premier moment, le salon pour aller quérir des rafraîchissements. Dans l'intervalle, on me nomme à la maîtresse de la maison, la conversation s'engage, et quand celle des dames qui était sortie rentre, tenant le plateau à la main pour nous l'offrir, elle entend tout d'abord ces paroles : « Eh bien, M. de Balzac, vous pensez donc... » De surprise et de joie elle fait un mouvement, laisse tomber le plateau de ses mains, et tout se brise. N'est-ce pas là la gloire? » — N'est-ce pas aussi le bonheur de pouvoir conter de pareilles anecdotes et d'y croire?

Parler un peu de littérature et de poésie, ce ne sera pas quitter les futilités, principalement aux yeux des personnes qui se disent graves. Un homme s'est rencontré — comme dit Bossuet — qui a eu l'audace de publier un charmant recueil, *l'Oasis*. Ces élégies, stances et odes, dictées par le cœur et toujours écrites avec talent, honorent extrêmement leur auteur, M. Ferdinand Dugué. Un autre poëte, l'une des jeunes gloires de la Belgique, M. Edouard Wacken, a réuni, sous le titre de *Fleurs d'Allemagne*, les belles inspirations des grands poëtes modernes de l'Allemagne. La plupart de ces *fleurs* germaniques sont transplantées en français pour la première fois. Les Allemands croient encore aux poëtes, tandis qu'en France on ne les lit même plus; d'où les logiciens peuvent conclure que notre art s'éloigne de plus en plus de la nature. Ceci exigerait des développements dont on vous fera grâce. Le très-joli volume de M. Wacken se recommande non-seulement aux admirateurs de Gœthe, de Burger, de Uhland, de Henri Heine et de Chamisso, mais encore à tous les amis du beau langage et de l'élégance de la forme. La France pardonnera à la Belgique bien des larcins, pour peu que de temps en temps Bruxelles lui rende quelque poëte aussi distingué que M. Edouard Wacken.

C'est le 9 novembre que le Théâtre-Italien ouvre ses portes; quelle que soit la composition du spectacle dans cette première soirée, on compte sur une chambrée complète. Toutes les loges sont louées. Par la même raison, la compagnie ne peut manquer d'être distinguée et charmante. On veut que ce théâtre soit à la mode cet hiver : nous ne demandons pas mieux. Le beau monde n'attendra pas pour y courir la première quinzaine de décembre. La fleur de tous les partis, de ceux qui ont une fleur à montrer, tient à faire acte de présence tout de suite. Indépendamment de l'intérêt politique, on veut s'y voir et s'y compter. Ce sera comme une revue de tous et de chacun passée par tout le monde. Au fait, qu'est ce que la salle des Boufles, sinon le premier salon public de Paris? C'est là seulement qu'on peut connaître où en est au juste l'art et l'imagination, le bon goût et le bon ton de la capitale. Il s'y parle un langage à part qui se fait jour sans langue déliér et que les initiés comprennent du regard. La musique n'y est qu'un prétexte et les chanteurs une distraction. Je ne parle pas des dilettanti : ceux-là choisissent leur jour et leur favori; le beau monde ne choisit pas, il adopte.

Rien de plus violent que les vieilles passions quand elles se rallument, l'Opéra le sait bien, et il craint d'être la victime de cette recrudescence. Alboni s'éloigne, Cerrito est partie; il s'agit de les remplacer par l'*Enfant prodigue*. Rien de plus prodigue que cet enfant-là, s'il est vrai, comme on dit, qu'avant son apparition il ait imposé à l'administration des sacrifices énormes. M. Auber, qui est de l'école de Rossini en musique, appartient à celle de Meyerbeer pour la mise en scène. Les chanteurs qu'il demande et qu'on lui accorde ne sont plus ceux qui lui conviennent. M. Auber a une modestie bien rare, il ne veut pas être convaincu comme tout le monde l'est, qu'il a fait un nouveau chef-d'œuvre, et il prend les plus grandes mesures de précaution contre un échec imaginaire. Vienne l'œuvre si impatiemment attendue, et l'illustre maître reconnaîtra qu'elle n'avait pas besoin de cette longue préface tradoite de l'allemand.

Le Théâtre-Français fait comme le public, il oublie mademoiselle Rachel. Est-elle à Paris, est-elle à Munich? Nul n'est tenté de le savoir. Rentrera-t-elle au bercail, ou bien se déidera-t-elle à aller planter sa tente à la Porte-Saint-Martin, voire à l'Odéon? Peu importe, nous avons tretous

l'imagin t ve ailleurs, comme dit madame Jourdain. Mademoiselle Rachel e t menacée du sort des plus grands hommes et des plus grands comédiens, un événement imprévu a fait crouler l'édifice, non de sa fortune, mais de sa diplomatie. Ces rôles sont changés : on sollicitait son retour, et maintenant t'est elle qui sollicite pour rentrer. Elle a informé l'administration qu'elle serait en mesure de reprendre son service le 4 novembre, et le directeur lui a répondu : *Rien ne presse.* Comment, rien ne presse ! s'est écriée Hermione. — Mais n'aviez-vous pas dit, princesse, je ne sais pas quand je reviendrai et si je reviendrai? — Qu'est-ce que cela veut dire, et quels contes a-t-on faits à M. Arsène Houssaye ? — Mais on lui a fait les contes... de la reine de Navarre.

Il faut rendre cette justice à la grande tragédienne, elle a promis la tragédie française à la mode jusqu'au bout du monde civilisé. On joue nos comédiennes les plus distinguées dans la comédie voyageant naguère vers le pays basque fut arrêtée dans sa marche par les habitants d'une petite ville, qui lui demandèrent une représentation de *Lucrèce;* en vain objecta-t-elle que le rôle n'était pas de son emploi et qu'elle n'en savait pas un mot. — Il nous faut absolument une tragédie, criaient les naturels. — Tout ce que je puis faire pour vous, répondit l'actrice poussée à bout, c'est de jouer le dernier acte de *Roméo et Juliette* de Ducis. Elle croyait se défaire par là de ses persécuteurs, mais on la prit au mot, et on lui trouva un Roméo quelconque qui prenait les eaux dans le voisinage. Mon Roméo (c'est Juliette qui parle), dans son costume à compartiments d'un bleu foncé et d'un rouge cramoisi improvisé pour la circonstance, ressemblait à une caricature, et je me mordais les lèvres pour ne pas lui rire au nez. Cependant nous fîmes merveille, puisque l'auditoire applaudissait, si ce n'est qu'à la dernière scène un incident burlesque faillit tout gâter. Au moment où Roméo s'écrie : « Lève-toi, Juliette, et sors de ce tombeau! » le pauvre acteur me saisit brusquement par le bras et m'entraîna en courant vers la coulisse. — Lâchez-moi donc ! lui dis-je; mais il continuait sa tirade.

Sur mon cœur, tendre amante! et reviens à la vie.

et moi je continuai mon aparté en prose en me débattant : « Laissez-moi donc tomber! » Cependant il avait perdu son poignard, qui m'était nécessaire au dénoûment; et comme il fermait les yeux pour l'éternité, je le lui demandai par un geste d'impatience qui fit sauter sa perruque. Le *cadavre* voulut la rattraper et cassa la fiole du poison, si bien qu'il fallut me résigner à mourir... de rire, mais personne ne s'en aperçut.

Après cela, que peut-on vous dire des trois ou quatre représentations extraordinaires de cette semaine, sinon que Bouffé a fait sa rentrée de la façon la plus modeste et la plus triomphante. Le *Gamin de Paris* est toujours et absolument le gamin de Paris, de même que mademoiselle Déjazet est encore Frétillon ou Richelieu, après vingt ans et plus d'exercice. Le jeu de l'un, le jeu de l'autre, c'est la même féerie. De temps en temps, on apprend par leur absence ou par quelque avis sinistre, qu'ils ne reparaîtront plus sur la scène et que la faculté les a condamnés à un repos absolu; mais, n'en déplaise à la faculté, elle n'entend rien à la maladie de ces chers malades. Leur talent, c'est leur vie même; l'art est la source où ils se retrempent. Aussi sont-ils de l'avis de mademoiselle Mars qui disait : « Les comédiens meurent deux

Alcide Tousez.

fois; mais il n'y a que la première fois qui compte, c'est le jour de leur retraite. » Bouffé ne se porte jamais mieux que lorsqu'il est en scène. Hors de là, il est (triste privilége du génie comique!) songeur, inquiet, souffreteux; il a besoin d'un cordial, et c'est le succès de son talent. A côté de Bouffé, on a revu Lafont qui eût été Fleury, si les destins et les dieux (du Théâtre-Français) l'eussent permis, et Arnal a été l'égal d'Arnal dans un rôle de quatre mots : *Faut-il apporter le chocolat?*

Il faut signaler aussi, en manière de *memorandum*, deux ou trois vaudevilles peu nouveaux : à la Montansier, *Phénomène*, qui n'en est pas un, et *Charles le Téméraire;* le Téméraire, c'est Numa, qui s'est chargé d'un rôle qui ne le regarde pas. Ce soir-là, l'excellent Numa avait perdu son Egérie, c'est-à-dire sa verve de bonhomme et de bon comédien, et dorénavant il se gardera bien de passer aux Anglais. *Phénomène*, ou l'autre vaudeville, c'est le mythe de Prométhée arrangé à l'usage de la Montansier. On y voit Ryacinthe sortir de l'alambic soufflé par Samville. L'idée est plus plaisante que la situation. Succès évaporé. Quant à l'*Anneau de Salomon* (théâtre des Variétés), c'est sans doute une histoire ingénieuse, un conte charmant, une féerie ravissante, et, pour tout dire, une légende parfaitement hollandaise, mais c'est encore plus un vaudeville maussade, et notre impression peut se résumer en deux mots : Effet de neige sur la scène, dans la salle effet de glace. L'auteur est un homme de talent et d'esprit qui s'est trompé.

C'était la semaine des morts, au théâtre surtout. Que les pièces meurent, peu importe, le dommage est bientôt réparé; mais Guyon meurt, Alcide Tousez est mort, et celui-ci ne sera pas facilement remplacé. Ses amis pleurent l'homme aimable et bon, et le public n'oubliera pas l'excellent comédien. Alcide était né presque au théâtre. Son frère, Léonard Tousez, joua longtemps aux *Variétés*. La vocation d'Alcide se dessina de bonne heure, mais il chercha longtemps son emploi. La manière bouffonne dont il représentait les confidents de tragédie le jeta dans la bonne voie. Deux excellents comiques, Baptiste Cadet et Arnal, avaient commencé aussi par la tragédie. Depuis plusieurs années Alcide courait les théâtres de la banlieue sous la direction de M. Seveste, lorsque M. Dormeuil l'appela à son théâtre au mois d'avril 1833. Ses débuts furent très-remarqués; on le comparait à Odry pour la fantaisie grotesque; son naturel rappelait celui de Brunet, qu'il nommait son maître. A l'instar de son modèle, Alcide Tousez cherchait peu les effets et jouait volontiers d'inspiration, ce qui n'exclut ni le travail sur soi-même, ni l'habileté. Peu d'acteurs réussirent autant que lui à utiliser leurs défauts ou leurs tics comme autant de ressorts comiques. Il suffira de se rappeler cette voix de chat étranglé dont il sut tirer un si bon parti. Dans les valets niais et les queues rouges sa bêtise était splendide. Il a créé plus de cent rôles dont la plupart meurent avec lui, les Maclou, les Mérinos, les Pincemain, etc. Il s'était fait sa place à part dans le joyeux musée des grotesques qu'on appelle la Montansier, et il faut saluer en lui la dernière et curieuse image des Bobèche et des Jocrisse. On sait le reste. Il est mort à quarante-quatre ans, entouré de ses camarades qui le chérissaient et qui ne l'ont pas quitté jusqu'au dernier moment.

— Nous recevons de Madrid les lignes suivantes, qui nous serviront d'explication pour le présent dessin : Dans la journée du jeudi 10 octobre, la statue en bronze de la reine Isabelle II a été inaugurée sur la place qui porte son nom en présence des autorités de la ville et des députations provinciales, au milieu des acclamations de la garde civique et de la multitude, et au bruit des fanfares et du canon. La presse de Madrid n'a qu'une voix pour louer la belle exécution de cette statue, qui est l'ouvrage d'un sculpteur célèbre, M. Piquer.

PHILIPPE BUSONI.

Inauguration à Madrid de la statue de la reine Isabelle II, modelée par le sculpteur Piquer, et fondue en bronze par J. B. Maury, d'après un croquis envoyé par M. J. de Ribelles

Membres de la famille et du gouvernement de Sa Majesté Faustin Ier, empereur d'Haïti.

Le comte Coriolan Derival, frère de l'impératrice d'Haïti.

Salomon Jenou, duc de Saint Louis du Sud, ministre des finances, chargé du portefeuille de la guerre.

S. Exc. M. de Vil Lubin, comte de Pétion-Ville, gouverneur du Port-au-Prince.

Nos lecteurs se souviennent peut-être de deux communications intéressantes qui nous ont été faites par M. Jaymé Guillod de Léogane, de divers portraits de personnages appartenant à la cour impériale d'Haïti, parmi lesquels figuraient celui de l'empereur Faustin Ier et celui de l'impératrice (tome XIV, N° 348, page 132, et tome XV, N° 360, page 36). La publication de ces portraits, accompagnée des lettres d'envoi et de quelques observations ayant pour objet de mettre l'esprit frondeur de nos compatriotes en garde contre des lieux communs trop vieillis, nous vaut de la part de notre artiste de race africaine une nouvelle lettre et l'envoi des six portraits qui figurent sur cette page. L'un de ces dessins est fait d'après un médaillon au cinquième de grandeur naturelle, modelé par M. Jaymé Guillod avec un talent que nous souhaitons à beaucoup de nos sculpteurs; les autres sont, comme les précédents, des dessins à la plume, qui rappellent Grandville pour la perfection et la sûreté du trait, Gavarni pour l'attitude, la pose et la souplesse des personnages. Nous publions ces nouveaux portraits sans commentaire. La lettre de notre correspondant respire un doux parfum d'honnêteté, de bonne foi, d'humanité et de patriotisme, que nous n'oserions pas même affirmer que ce luxe de parures, cette imitation de la mise en scène de notre propre comédie impériale de 1804, n'a pas sa raison d'être et son motif politique dans le but que se propose le nouveau gouvernement d'Haïti.

Voici la lettre de M. Jaymé Guillod de Léogane, datée de la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), le 1er juillet 1850.

S. A. I. madame Olive Faustin, princesse impériale d'Haïti.

*A M. Paulin, éditeur de l'*ILLUSTRATION.

« Monsieur, j'ai lu avec un profond sentiment de reconnaissance les réflexions bienveillantes dont vous avez fait précéder et suivre ma lettre, et les portraits reproduits dans votre numéro du 19 janvier dernier.

» Il faut bien confesser que nous sommes d'autant plus sensibles à ces marques de sympathie, que nous y sommes moins accoutumés.

» D'Europe seulement nous en recevons qui sont vraiment franches et dépouillées de toute arrière-pensée. Celles qui nous accueillent dans les pays où la dégradation de notre race malheureuse n'est pas entièrement passée à l'état de souvenir, n'en sont point encore venues à combler l'abîme qui séparait le maître d'autrefois et l'affranchi d'hier.

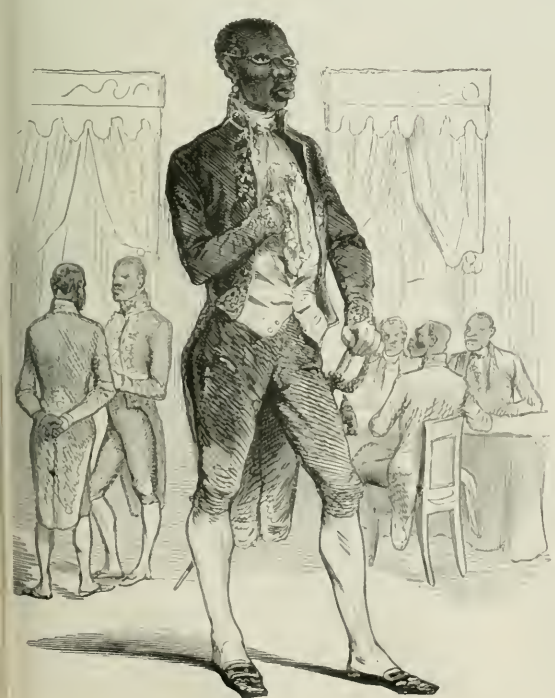
» Il nous arrive donc souvent, même dans les pays où nous rencontrons le plus bienveillant accueil, de voir notre ardent désir d'union sympathique se briser contre les susceptibilités personnelles, aussi obstinées à conserver les souvenirs du passé que nous le sommes à vouloir le faire oublier.

» Pour mon compte personnel, je dois vous remercier des expressions flatteuses dont vous vous servez à mon égard; j'espère, dans peu de temps, vous exprimer moi-même ma gratitude. La mission que j'ai à remplir dans les colonies françaises et anglaises touche à son terme, et, après en avoir rendu compte à ceux qui me l'ont confiée, j'ai l'espérance de me rendre en France pour en publier le résultat. . . . . .

. . . . . .

Je souhaite que ces œuvres bien humbles d'un bien humble artiste trouvent dans votre publication l'accueil bienveillant qu'y ont rencontré celles qui les ont précédées.

» Recevez, monsieur, etc. JAYMÉ GUILLOD DE LÉOGANE. »



M. A. de Larochel, président du sénat d'Haïti.

S. Exc. M. de Adam Gillot, comte de la Plaine du Nord, major-commandant des chevau-légers de la garde de l'empereur.

Lettres sur la France.

A Monsieur le Directeur de l'Illustration.

DE PARIS A NANTES.

III.

AMBOISE ET ABD-EL-KADER.

(Voir les Nos 397 et 400)

« Et pour qui donc, madame, dis-je à mon hôtesse, l'aimable directrice du *Lion d'Or*, ces beaux fruits, ces raisins vermeils égrenés de votre main blanche avec un soin si patient?

— Ah! ne m'en parlez pas, monsieur. Voyez plutôt! s'écria *Madame l'Auberge* en me tendant une grappe humide de rosée, où le pinceau des Van-Huysum et des Saint-Jean semblait avoir distillé quelques-uns des pleurs de l'Aurore; il fait si mauvais temps, il a plu hier encore. Je voudrais qu'ils fussent contents; mais....

— Ils, lui dis-je; qui, ils?

— Les prisonniers, monsieur.

— Ceux du château?

— Oui, monsieur. Pauvres gens! on tiendrait à les bien servir; mais la saison est si mauvaise.... Ils vont croire qu'on les néglige, et pourtant on fait de son mieux....

— J'en suis témoin, madame.

Cette sollicitude pour des prisonniers d'État, pour des hommes d'une autre race, venus de si loin, pour *des Barbares*, me fit plaisir, et je songeai, à l'honneur de notre pays, avec une sorte de triomphe, que nous étions bien loin du temps où le farouche *droit d'aubaine* dépouillait chez nous l'étranger, et où Yorick se lamentait à cette idée assombrissante, que, s'il mourait parmi nous, d'avides agents d'un fisc inhospitalier et inhumain feraient main-basse, non-seulement sur ses six chemises et sa culotte de soie noire, mais sur le portrait d'Elisa qu'il portait très-poétiquement pressé entre son gilet de flanelle et son cœur un peu vagabond de sentimental *observer*.

Au reste (ceci dit sans vouloir déprécier ni le mérite de l'action ni la bonté proverbiale des habitants de la Touraine), il est juste de convenir que le séjour d'Abd-el-Kader à Amboise est, depuis deux ans, pour cette petite ville, et en particulier pour l'auberge du *Lion d'Or*, la plus confortable du lieu, une source de bénéfices, l'occasion d'une recrudescence de prospérité inconnue depuis les beaux temps du domaine de Chanteloup et de la disgrâce des Choiseul. Le nom d'Abd-el-Kader, oblitéré dans les orages de notre politique, reprend tout son prestige à soixante lieues de Paris, sur la rive gauche de la Loire. Il est une bonne fortune pour les touristes, et pas un des nombreux Anglais qui d'un printemps à l'autre envahissent le mol et plantureux jardin de France ne viendrait à passer, comme le veut la riche poésie de M. Scribe,

« Non loin des murs altiers de la cité d'Amboise, »

sans *payer* une petite *visite* de curiosité et d'admiration à l'homme remarquable que l'on a quelquefois comparé à Tippo-Saëb, et qui, sur un théâtre plus restreint que l'Asie, n'en a pas moins eu l'honneur de balancer pendant une longue suite d'années les forces, le génie, la civilisation d'une puissance de premier ordre.

Ce n'est pas que les espérances des touristes anglais ou autres ne soient complétement déçues. Le prisonnier est invisible, et le château lui-même, longtemps fermé aux curieux, est à peine entr'ouvert depuis un mois ou deux à quelques rares visiteurs. On en murmure un peu; mais ce mécompte est sans effet marqué sur la recette et ne tarit pas l'affluence. Quelques faces bronzées d'Arabes, apparaissant de loin en loin au sommet des donjons, aux fenêtres des tours, et contemplant de là mélancoliquement les îles verdoyantes et le doux paysage baignés par deux bras de la Loire.... *super flumina flentes*... suffisent d'ailleurs à défrayer, faute de mieux, la curiosité touriste, habituée qu'elle est par tous pays à vivre et à se contenter de peu.

Le costume bédouin, par parenthese, me semble obtenir fort peu de succes. Il y a eu évidemment grande déception. L'une de nos commensales, qui avait sans doute rêvé Malek-Adel et Sultan Saladin, a déclaré sentencieusement à table que le costume arabe n'était nullement de son goût; qu'il n'était *point du tout coquet*, et toutes les dames de la réunion dinante, qui était nombreuse, ont fait chorus à qui mieux mieux.

Du reste, — et ceci donnera aux étrangers une haute idée du goût de nos compatriotes — il a été dit à la même table que l'on n'éprouvait nul dépit ni même aucun étonnement de ne point voir Abd-el-Kader; que l'on concevait à merveille qu'un homme de son importance fût peu soucieux de se laisser contempler comme une bête fauve; et autres propos empreints du même esprit de convenance qui m'ont charmé et qui me semblent aller de pair avec le beau panier à fruits de l'hôtesse du *Lion d'Or*.

L'avouerai-je, durant ce colloque si plein de tact et de réserve, moi seul je rêvais d'être indiscret. Comme je suis un peu Africain, que j'ai dans le temps noirci beaucoup de papier à propos des choses et des hommes de notre colonie, et qu'une revue parisienne a longtemps annoncé de moi un travail historique sur Abd-el-Kader, tâche considérable devant laquelle plus tard j'ai reculé faute de documents suffisants, je me flattais à tous ces titres que l'illustre prisonnier voudrait bien en ma faveur transgresser sa regle claustrale, et qu'il consentirait à recevoir un homme qui a failli être son biographe. C'est dans cette espérance qu'au nom de plusieurs amis communs j'adressai requête à M. le capitaine Boissonnet, commandant du château d'Amboise, l'un des officiers les plus distingués de l'armée d'Afrique, et dans lequel Abd-el-Kader a certainement bien plus un ami délicat et compatissant qu'un gardien, quelle que soit la sévérité des devoirs attachés au poste de confiance qu'occupe M. Boissonnet.

Mais ce n'est pas la volonté d'Abd-el-Kader qui le confine et le séquestre, c'est la raison d'État, et des ordres formels, n'admettant ni exception ni interprétation, s'opposent à ce qu'on le laisse approcher. Cette extrême rigueur est motivée, dit-on, non point, comme on l'a imprimé, sur une prétendue *conjuration d'Amboise* qui aurait eu pour but de le faire évader et aurait failli réussir, mais du moins sur certaines allées et venues suspectes à proximité du château, pouvant donner à supposer que quelque trame de ce genre s'ourdirait au profit de l'Albion perfide, enchantée de nous susciter un embarras de plus, en rendant aux Arabes un chef puissant et regretté.

Ces appréhensions sont peut-être excessives : il ne m'appartient point de les contrôler. En me notifiant la mesure à laquelle elles ont donné lieu, M. le capitaine Boissonnet voulut bien, avec une courtoisie parfaite, me dédommager du mécompte résultant pour moi d'une consigne si rigide, en m'admettant à visiter en sa société les parties du château qu'il est permis de voir, et c'est grâce aux détails que je tiens de lui-même sur les prisonniers confiés à ses soins vigilants, mais tout paternels, que je suis en mesure de donner au public les particularités qu'on va lire sur la tenue, les habitudes, l'entourage du célèbre captif d'Amboise. Je pense d'autant moins commettre une indiscrétion en ceci, que les traitements de la France envers l'ex-émir n'ont rien que d'honorable en tous points et de parfaitement avouable.

Abd-el-Kader est aujourd'hui âgé de quarante-quatre ans; c'est donc dans la force de l'âge qu'il s'est remis entre nos mains, après avoir prolongé une lutte disproportionnée au delà du vraisemblable et du possible. De sa personne, il lui était facile de nous échapper : il pouvait se jeter au sud, dans le désert, ou chercher refuge au Maroc. Mais, las d'une vie errante, inquiète, nécessiteuse, il a préféré en finir par une action chevaleresque. Elle était dans son caractère, car il a hérité l'esprit des Arabes de l'Alhambra. Il voulut finir dignement, par un acte de confiance magnanime en ses ennemis, une carrière commencée et suivie avec tant d'éclat. Il y avait de la grandeur dans cette détermination, ce genre de grandeur que puisent les esprits véritablement élevés dans les circonstances difficiles et dans leur infortune même.

Abd-el-Kader avait compté que la France lui saurait gré de cette soumission, qui, pour être tardive, n'en avait que plus de valeur. Il se flattait d'impressionner vivement parmi nous l'opinion publique dont il s'était toujours préoccupé ardemment, en véritable politique, du fond de ses steppes et de sa tente nomade. Mais déjà des événements graves, l'approche des tempêtes et des révolutions qui préludaient et s'annonçaient par plus d'un alarmant symptôme, avaient distrait l'attention de l'Afrique pour la concentrer sur ce qui se passait en France. Abd-el-Kader comptait d'ailleurs sans son importance personnelle, sans les rudes combats qu'il nous avait livrés, et dont le souvenir encore trop récent devait être un obstacle à l'élargissement pur et simple qu'il avait stipulé en mettant bas les armes. Abd-el-Kader, à qui l'on pouvait d'ailleurs reprocher d'avoir le premier enfreint, sans motif sérieux ni valable, la fameuse paix de la Tafna, fut donc, au lieu d'être dirigé sur un pays mahométan, ainsi qu'il l'avait désiré, conduit en France et interné au château de Pau.

La température rigoureuse de ce point élevé ayant été bientôt reconnue de nature à compromettre la santé et la vie du prisonnier, l'ordre intervint de le transférer lui et sa suite à Amboise. Là du moins les captifs devaient trouver, sous le climat le plus tempéré de la France, un ciel doux, une atmosphère plus égale. Ni grandes chaleurs, ni grands froids, c'est le lot de l'heureuse et placide Touraine. Chose singulière, pour la deuxième fois, cette province, à onze cents ans de distance, devenait le tombeau des espérances, des rêves et des armes de l'islamisme. C'était à Tours que Charles Martel avait arrêté Abdérame et l'invasion sarrasine. C'était à Amboise que la tentative de recomposition arabe venait s'ensevelir en la personne de son représentant le plus illustre.

Bien qu'hygiéniquement le séjour d'Amboise soit infiniment préférable à celui du château de Pau, et qu'en général la santé des prisonniers soit assez bonne, ils n'en sentent pas moins amèrement parfois la privation de ce soleil éblouissant de leur pays, qui fait battre le cœur si vite et *anime jusqu'aux pierres*. L'une des femmes d'Abd-el-Kader (la plus jeune) est morte phthisique il y a quelques mois : or, cette affection terrible est aussi inconnue des Arabes d'Afrique que spéciale au climat doux, souvent brumeux, de la Touraine. Le cas dont il s'agit n'a donc pu être que l'effet de la transplantation dans un milieu si différent de l'air natal. On a dit l'ex-émir lui-même dangereusement malade il y a quelque temps : il n'en a rien été. Il est seulement atteint d'une névralgie faciale, très-douloureuse, mais peu grave comme tous les maux de cette nature.

Il paraît jeune encore; sa barbe, peu touffue, est brune sans aucun mélange; bien que de petite stature et de complexion délicate, un peu frêle, il est évidemment robuste, et les fatigues dont ses traits fins et réguliers portent l'empreinte viennent bien plutôt des soucis et des travaux de la pensée que de la souffrance du corps. Après avoir eu quelque peine à se résigner à son sort, à accepter comme infligé par Dieu-même le cruel mécompte qui change en une prison d'État le paisible et pieux asile en terre sainte rêvé par lui, Abd-el-Kader, sous l'influence des traitements les plus humains, des plus affectueux conseils, paraît avoir pris son parti des loisirs tristes et pesants que lui a faits la politique. Il exerce sur tous ses compagnons d'exil, au nombre de quatre-vingts environ, une suprématie aussi incontestée qu'aux jours de sa plus grande puissance. Il est à la fois leur prince et leur pontife; c'est lui qui leur récite les textes sacrés aux assemblées pour la prière, qui ont lieu deux fois par semaine. Il lit, écrit, médite et travaille sans cesse. J'ai vu de lui deux manuscrits tout entiers écrits de sa main : ce sont ceux d'ouvrages qu'il a composés depuis son entrée à Amboise. L'un est son *Autobiographie*, ou mémoire justificatif de sa politique, dans lequel, sans s'astreindre à l'ordre des faits ni des dates, il se montre volontiers insoucieux de détails, pour n'aborder que les considérations générales e les questions de principe. L'autre écrit témoigne assez qu'i n'a point perdu l'espoir de sa mise en liberté; il est intitulé : *De la fidélité des Musulmans à observer leurs serment d'alliance ou autres.* Par cet ouvrage, laborieusement appuyé de citations et de documents historiques, et qui, che son auteur, révèle une érudition remarquable, Abd-el-Kade entend prouver que la France ne courrait de risque d'aucu genre en lui rendant cette liberté qu'on lui avait promise et qu'il accepterait, sous serment de ne plus porter les arme contre ce pays. La leçon sera-t-elle entendue? Je l'ignore je ne l'espère pas; mais j'avoue, dussé-je passer pour u très-mauvais politique, que je le désire sincèrement. Je m contenterais volontiers du serment d'un homme tel qu'Abd el-Kader; la *raison d'État*, à mes yeux, ne couvre point l manque de foi. D'ailleurs, il n'est nullement impraticable d prendre, en affranchissant l'ex-émir, telles précautions e telles garanties qui rendraient à jamais son retour impos sible parmi ses anciens sujets. Enfin les circonstances so tellement changées depuis quatre ans, qu'il est tout au moi fort douteux que ce retour, eût-il lieu même, redonnât l'insurrection arabe une vie même galvanique et éphémère et il est encore plus incertain que l'émir se souciât de cour de nouveau des chances si inégales, en affrontant le discr dit, la mésestime qu'attirerait sur lui indubitablement s manque à la foi jurée.

Il serait temps enfin, pour résumer ici notre pensée, qu'u peu de grandeur intervînt dans la politique. On essaie d puis si longtemps du petit, du bas, du médiocre, et avec peu de succès, qu'en vérité ce serait œuvre, non pas se lement de loyauté et de courage, mais de sagesse, et, si l'o veut, de *savoir-faire*, que d'en revenir aux principes magnanimité, de droiture, de respect de soi-même et d engagements pris, que l'on bannit du droit public tout en prétendant faire la règle stricte de l'individu privé.

D'autres ouvrages manuscrits, qui forment le fonds hab tuel des lectures d'Abd-el-Kader, portent aux marges nombreuses annotations tracées de sa main. L'écriture l'ex-émir est nette, ferme, régulière. Je ne dirai pas, comr eût fait sans doute feu Honoré de Balzac de regrettable m moire, qu'elle accuse dans ses contours « la rectitude de l'e prit et la vaillance du cœur. » Je me bornerai à constater q l'ex-émir eût fait un très-bon calligraphe, si le sort n'e marqué son front du plus glorieux caractere de général d'a mée et de chef de quasi-empire.

Abd-el-Kader, comme tous les Arabes lettrés, est poe Ses vers, composés aux époques les plus solennelles de vie, et dont les premiers remontent au temps de son ado cence, sont déjà nombreux, me dit-on, et l'on m'affir aussi ce que je crois sans peine, qu'il en est de fort rem quables. Une publication des œuvres complètes d'Abd Kader, vers et prose, serait une entreprise intéressante. crois, et neuve du moins en ce temps de radotage littéra J'abandonne l'idée pour ce qu'elle vaut, et *gratis*, aux Al et aux Barbins du jour.

L'entourage d'Abd-el-Kader est moins résigné que l même. Les femmes surtout battent en brèche, par le plaintes réitérées, sa résolution virile. Il faut mettre à p cependant sa mere *Zohra*, intelligence superieure, co *d'homme*, comme disait Marot, sous une enveloppe femin qui, malgré son grand âge, porte sans trop plier le poids la mauvaise fortune. Sorte de Fides barbaresque, mere sultan et de prophète, elle puise dans le sentiment de dignité maternelle et dans le juste orgueil d'avoir donn jour à un tel fils la force d'endurer l'exil, la prison et la chéance. Consolatrice des affligés, vénérée de tous les A bes, c'est elle qui accourt au chevet des malades, leur do ses soins, les réconforte, récite sur eux les prières, et, m rants, leur fait les adieux d'une prêtresse et d'une mère. belles-filles, naguère au nombre de trois, et dont deux s lement survivent, se laissent au contraire facilement gag par le chagrin et l'amertume de leur condition prése Elles ne cessent de représenter à l'émir qu'on s'est joué lui, et qu'en se livrant à nous inconsidérément il a fait marché de dupe. Elles lui reprochent d'avoir tout à la manqué d'énergie et de prévoyance. Par la reproduction cet éternel thème dans les épanchements et les rapp constants d'une vie toute d'intérieur, elles arrivent quelq fois à troubler la mélancolique sérénité de l'ex-émir, m ce ne sont que des éclairs, ou, pour parler plus justem des nuages passagers de plainte et de tristesse, et la f nature du prisonnier reprend bientôt le dessus sur les cheuses et énervantes influences de ces lamentations femmes.

Les captives ont cependant bien moins à souffrir que s hommes de la perturbation que la chute, l'exil et même l'i prisonnement ont jetée dans la vie commune. Elles n'ont qu'échanger la vie claustrale d'une tente contre celle d château-fort, et leur condition est la même à Amboise q Mascara ou à Tagdemt. En Touraine comme en Afrique prison comme en liberté, elles continuent d'être enferm s et invisibles à tout autre qu'à leur maître et époux. Chaq ménage forme une caste inviolable, Abd-el-Kader même ses frères s'interdisant toute relation avec leurs prop belles-sœurs. Je me demande comment on parviendra mais à établir le communisme dans une société arabe rôle des femmes dans la colonie d'Amboise est tout a berné, mais ne l'est pas plus qu'au temps de la splend passée et au sein du pays natal. Elles s'occupent des fants, les parent, les parfument, sans omettre, je pense grave soin pour elles-mêmes; elles surveillent les détail les apprêts fort simples de la vie domestique, qui est tou l'arabe. Le kouskoussou national est préparé chaque j par les négresses et forme l'ordinaire de chaque table. Le et les fruits entrent dans ce régime pour une large prop

tion, mais non l'usage du tabac, qu'Abd-el-Kader proscrit (il ne fume jamais) comme un luxe inutile et irréligieux, puisqu'il n'est d'aucune valeur hygiénique. Quelques serviteurs seulement fument en contrebande, mais loin, bien loin de l'œil du maître.

Quatre-vingts personnes environ forment, avons-nous dit déjà, l'effectif de cette cour déchue. Ce nombre peut paraître excessif, et pourtant la zemala d'Abd-el-Kader, qui autrefois se composait de cinq ou six mille personnes, se trouve aujourd'hui réduite à son expression la plus simple. Elle se compose uniquement des ménages de l'ex-émir, de ses frères, de ses neveux, pour la plupart chefs de famille, et de deux de ses khalifahs qui lui sont demeurés fidèles : l'un, *Ben-Allal*, le successeur et le neveu du fameux Sidi-Embarek, surnommé *le Borgne*, qui joua un grand rôle dans la guerre d'Afrique et fut tué il y a six ans au combat de l'Oued-Malah dans des circonstances dramatiques ; l'autre, le fanatique et lettré *Ben-Thami*, qui, sans afficher contre nous de haine systématique et personnelle, se retranche dans la légalité divine, et à tous les efforts de persuasion tentés pour le ramener à des sentiments moins farouches, répond invariablement : « Je ne demanderais pas mieux que de devenir votre ami ; mais trouvez moi un texte, une glose, une simple ligne du livre saint qui me permette de faire la paix avec vous, et à l'instant même je la signe ! »

A tout ce personnel, déjà considérable en y comprenant femmes et enfants, il faut joindre le domestique, peu nombreux si on le compare à toute l'armée féodale d'esclaves et de serviteurs qui vit en Algérie, comme en Orient, autour des princes, des dignitaires ou même des simples *douaouâdi* (littéralement *gentilshommes*), et l'on complétera facilement le total de cette petite cour familière, de cet Holy-Rood africain.

Dernièrement, une grande joie, un véritable événement est venu faire diversion à l'humeur sombre et animer l'existence un peu monotone de la captive colonie. L'un des neveux d'Abd-el-Kader, le fils de son frère aîné, beau jeune homme, nommé *Saddok* (*le Sincère*), n'avait pu se joindre au moment de la reddition, à son oncle ni à son père. Il avait dû chercher un refuge au Maroc, où, par ordre du souverain, on l'avait enrégimenté avec bon nombre de ses corligionnaires, fugitifs comme lui, dans un corps spécial dont il ne tarda pas à déserter, au désespoir d'être séparé des siens. Il n'eut d'autre parti alors que de se jeter dans le sud, où il courait beaucoup moins de chances que sur le littoral d'être atteint et repris. Il arriva ainsi jusqu'à l'Oued-Sous, l'une des premières oasis du Sahara moghrebin. Là, il eut le bonheur de rencontrer un Français, hardi négociant, que ses affaires avaient conduit dans ces régions lointaines. Il s'ouvrit à lui du désir persévérant où il était de se réunir à sa famille, et il trouva en lui sympathie et appui pour l'accomplissement de ce pieux dessein. Notre compatriote ramena le jeune homme à Ou-Rabbat en le faisant passer pour un domestique à lui. Là, en attendant qu'un navire partant pour France pût le recevoir à son bord, Saddok, prenant le caractère d'un pèlerin, se réfugia dans les dépendances d'une mosquée, ainsi qu'il arrive tous les jours à bon nombre de croyants, car il eût couru de grands risques si son identité eût été reconnue ; mais la sage précaution dont il usa éloigna de lui tout soupçon de la méticuleuse police marocaine, et il put, avec le concours et l'attache du consul de France, prendre passage, quand vint le moment favorable, pour Marseille, d'où le gouvernement averti ne fit aucune difficulté d'autoriser immédiatement son transférement à Amboise.

L'arrivée de ce bon et courageux jeune homme causa à l'émir personnellement une allégresse d'autant plus vive que depuis longtemps il était le fiancé de sa propre fille. Le mariage eut lieu aussitôt, et ce fut l'heureuse occasion de réjouissances patriarcales qui dilatèrent tous les cœurs.

Je m'arrête ici, monsieur. Les longs articles vous font peur. Je comprends cela, et je renvoie à la prochaine livraison ce qu'il me reste à vous conter d'Amboise, de ses hôtes et particulièrement des deux jeunes fils d'Abd-el-Kader que j'ai eu le plaisir de rencontrer jouant à la toupie des lycéens comme de simples *sixièmes*, sur le seuil même de la ravissante chapelle, admirablement restaurée, qu'érigea Charles VIII au retour de ses campagnes d'Italie, et qui est le plus pur joyau du noble château d'Amboise.

Agréez, etc. FÉLIX MORNAND.

Le Rhin.

(*Suite et fin.* — Voir les Nos 394 et 397.)

De toutes les passions qui agitent le cœur de l'homme, il n'en est pas qui exclue aussi complétement que l'amour, même les reflets les plus lointains de notre raison. C'est une ingénieuse fiction que celle qui fait de cette passion une divinité aveugle ; peut-être serait-il malaisé d'*idéaliser* l'amour sans cette précieuse imperfection. Admirable effet d'une sublime sagesse ! Il ne suffisait pas de placer sur les yeux de l'homme qui aime un bandeau qui lui dérobât une choquante réalité, il fallait encore donner à son imagination ce prisme flatteur à travers lequel l'objet aimé revêt les couleurs les plus charmantes ; en sorte que l'amour le plus vrai repose toujours sur un mensonge.

Pendant son séjour dans les montagnes de Weiler, Wolke, captivé par le souvenir de cette femme belle et mystérieuse, dont les adieux lui avaient fait concevoir les plus séduisantes chimères, Wolke avait essayé de définir cette créature singulière ; mais sous l'empire du préjugé qui s'attachait à sa personne, ses sentiments s'égaraient, et il se mêlait un respect craintif à l'admiration ingénue qu'il professait pour les grâces si piquantes de l'inconnue. Il avait résolu de pénétrer le secret qui environnait cette existence bizarre, et il se rendait à l'entrevue qui lui avait été assignée, avec le trouble caché d'un homme dont le sort va se décider par un événement longtemps attendu. L'agitation intérieure du Pêcheur se compliquait des terreurs naïves, nées des visions d'un esprit simple et crédule au contact de ces lieux solitaires, où la lumière et l'ombre, se jouant avec mille caprices, donnaient aux objets des figures fantastiques. Cependant, mû par une résolution plus forte que les émotions si diverses qui l'assiégeaient, il s'achemina d'un pas déterminé vers un groupe de rochers qui formaient, à la base de la montagne, une sorte d'édifice en ruines. C'est là que la Sorcière l'attendait. Celle-ci se leva à son approche. Le pâle et beau visage de l'inconnue, baigné par des flots de lumière, réalisait en ce moment le type doux et mélancolique de ces blanches filles que l'imagination des peuples du Nord fait courir, la nuit, au clair de la lune, sur la tige des bruyères et sur la surface des eaux. — Tu es le bienvenu, dit la Sorcière. Je vois avec plaisir que les archers du Riche ne te font pas peur ; tu l'avais déjà prouvé la nuit que nous avons échappé à sa meute. — J'avais, pour m'exciter à les braver une fois encore, le désir de vous revoir, répliqua Wolke d'un ton de voix où perçait une certaine timidité. La Sorcière ne parut pas comprendre l'intention du Pêcheur ; elle ajouta : — Quand la flèche est bien lancée, elle doit arriver au but. Les éperviers du Rheinfels pauvent quelque temps encore planer au-dessus de nos têtes ; mais le jour viendra où l'arc des chasseurs les débusquera de leur nid. — Ainsi soit-il, répondit Wolke. — Mais tu dois être las, reprit la Sorcière, et ce n'est pas ici un endroit bien propice pour te reposer. Suis-moi ; je te conduirai au haut de la montagne dans un lieu sûr, où tu pourras te délasser en attendant le jour. — J'estime, dit Wolke, qui venait de retrouver toute son assurance, que je ne suis pas venu de si loin tout exprès pour essayer comment on dort au Kloop. Vous aviez certainement un motif plus sensé en me prescrivant de me rendre ici. Peut-être le moment n'est-il pas venu de me le faire connaître ; je suis à vos ordres et j'attendrai. Vous avez pu voir jusqu'à présent si, dans mon vif désir de vous complaire, j'ai hésité un seul instant dans l'exécution de vos volontés. Le ciel m'est témoin que je désire vous prouver encore mon empressement à vous obéir. Cependant il me paraît juste que je sache quelle est la main qui me conduit, encore qu'elle croie devoir me cacher la voie dans laquelle elle me dirige.

Un douloureux étonnement se peignit sur les traits de la Sorcière. — C'est-à-dire, répliqua celle-ci, que tu désires satisfaire une curiosité puérile. C'est le fait des enfants et des femmes de céder ainsi à un indiscret besoin de connaître des choses qui n'ont d'elles-mêmes qu'un médiocre intérêt. Je te croyais un homme judicieux et ferme ; mais voici que tu viens de montrer l'inconséquence et la faiblesse d'un enfant.

Wolke se roidit sous le trait que venait de lui lancer la Sorcière. Il allait répliquer avec hauteur, lorsque l'inconnue, pressentant les dispositions du Pêcheur, lui dit du ton de l'enjouement : — Je suis peut-être injuste. Après tout, il ne manque pas d'un certain intérêt à connaître une femme qui peut s'élever au-dessus de son sexe jusqu'à donner une leçon de discrétion à un homme. Cependant je ne puis consentir à livrer ici à l'indiscrétion du Wisperwind, de ce vent qui parle à l'oreille des curieux, un secret qui te paraît à toi-même d'un prix assez grand pour que tu lui sacrifies jusqu'à la bonne opinion que j'avais conçue de ta sagesse. Suis-moi ; il se peut que tu apprennes au terme de notre course ce que tu as un si ardent désir de connaître.

La jeune fille se mit en marche ; Wolke s'attacha à ses pas. Ils parvinrent bientôt jusqu'au plateau supérieur, au milieu duquel s'élevaient les ruines d'une ancienne forteresse de construction romaine. La Sorcière se mit à chanter :

> Tandis que le vautour a la tête sous l'aile,
> Petits oiseaux, courez à vos ébats ;
> Chantez, oiseaux, mais surtout chantez bas,
> De peur que votre chant l'éveille et vous décèle.

— C'est Tugd ! c'est Tugd ! répétèrent en même temps plusieurs voix parties de l'intérieur des ruines. La Sorcière, se tournant alors vers le Pêcheur, lui dit malicieusement : — Avais-je tort de dire que ta curiosité serait satisfaite ? Si cependant tu t'avisais de trouver qu'elle ne l'est pas tout à fait autant que tu peux le désirer, et tu serais vraiment difficile, je ne saurais qu'y faire. Attends encore un peu de temps, et, comme on connaît l'arbre à ses fruits, tu connaîtras Tugd à ses actions. — Le ton de raillerie qui accompagnait ces paroles rendit Wolke confus et repentant.

Tugd et son compagnon s'enfoncèrent dans les ruines, et arrivèrent, à travers mille obstacles, sous une voûte en plein cintre et qui formait une galerie dont l'aire était encore recouverte de larges dalles. A l'extrémité de cette galerie, on pouvait apercevoir, à la lueur rougeâtre d'un feu qui s'éteignait, plusieurs hommes rangés autour d'un foyer. Ils se levèrent dès qu'ils entendirent retentir les pas des nouveaux venus, répercutés par la voûte avec la sonorité d'un écho. — Paix et bénédiction à ceux qui veillent pour leurs frères endormis ! dit Tugd en s'approchant du groupe. — La bienvenue à toi et à ton compagnon, ajouta un des personnages dont le chef était couvert d'une aumusse ou bonnet de peau, et qu'à sa stature athlétique, à son air de gravité, on pouvait supposer exercer un commandement sur les hommes qui l'entouraient. — Je me suis chargée de conduire au milieu de vous, dit Tugd, un intrépide soldat de la bonne cause, afin que, suivant l'ordre du Père, vous l'instruisiez de ses devoirs. — Ainsi soit, répondit celui qui avait déjà pris la parole.

Le groupe reprit alors sa place autour du foyer, que l'on raviva, pendant que Tugd se retira à l'écart, et, s'enveloppant de sa mante, s'assit contre un vieux pan de mur comme pour y passer la nuit. L'homme à la haute stature se tournant alors vers le Pêcheur, lui dit : — Le jour est proche où chacun de nous devra rallier les siens et se mettre en campagne. Tu viens de l'ouest, tu peux donc nous dire si tout y est disposé pour l'attaque qui se prépare. — J'affirme, reprit Wolke, que tous les cœurs généreux y battent du même sentiment que les vôtres, et qu'au premier signal, toutes les arbalètes du pays se dirigeront vers le Rheinfels. — Bien ! répliqua celui qui paraissait présider cette espèce de conseil de guerre. Tu réuniras le commandement des diverses compagnies qui viendront de Boppart et d'au delà jusqu'à la limite de Verlau, et tu tiendras les montagnes du Weiler, en attendant l'ordre d'attaquer. Toi, Fuchs, ajouta-t-il en s'adressant à un des assistants, tu te rendras à Kreuzenach. Nous avons appris que le sire Jean de Sponheim, seigneur de cette ville, s'attendait à des hostilités de la part de l'archevêque de Mayence. Malheureusement, la bourgeoisie de Kreuzenach s'est déclarée pour messire Jean ; car il faut que toujours ce soit sur les épaules de leurs vassaux que nos seigneurs se portent des coups. Tu iras trouver le chef des bourgeois, et tu essaieras de lui remontrer que les forces de Kreuzenach seraient mieux employées à combattre en faveur de notre affranchissement commun ; je me fie à ton intelligence et à ton adresse pour mener cette entreprise à bonne fin.... Traube, tu concentreras à Bacharach toutes les forces de la rive gauche jusqu'à Oberwesel ; tu gagneras la vallée et présenteras l'attaque à l'ennemi du côté du sud, tandis que Bottchler gardera la rive droite et défendra le cours du fleuve. Licht et Brand parcourront le pays en éclaireurs, et nous instruiront fidèlement des menées de l'ennemi. Chacun de vous se rendra sur-le-champ à son poste, afin de hâter les préparatifs de l'attaque.... Enfants, n'oubliez pas que notre cri de guerre est : *Dieu aide !* Notre cri de ralliement : *Au plus fort !*

Il y avait dans la voix du chef une mâle énergie qui électrisa tous les cœurs. Chacun voulut compléter à son tour les instructions qu'il venait de recevoir, et le chef satisfit à toutes les questions avec la sagacité d'un général consommé dans la tactique militaire. Pendant que les conjurés se distribuaient ainsi leurs rôles, Wolke, dont le regard plongeait sous la profondeur de la voûte, aperçut une ombre qui se glissait avec précaution à travers les contre-forts ; et bientôt après on entendit ces mots : « Tugd ! Tugd ! tu dors pendant que je veille ! » A cette voix, la jeune fille se dressa d'un bond et disparut dans la direction de la tour. Cet incident frappa vivement l'imagination du Pêcheur, qui se leva et se disposait à suivre la Sorcière, comme s'il eût voulu épier ses mouvements. Mais il fut retenu par le chef. « Garçon, lui dit celui-ci, tu me paraîs chasser aussi volontiers la poule que le renard. Laisse cette jeune fille courir où elle croit avoir affaire : à chacun de nous sa tâche ; la nôtre est de délibérer en ce moment. Tugd est la sentinelle vigilante qui veille sur nous, et on peut se fier à elle en toute sécurité, car il n'y a pas dans tout le pays un œil plus perçant ou une oreille plus déliée. »

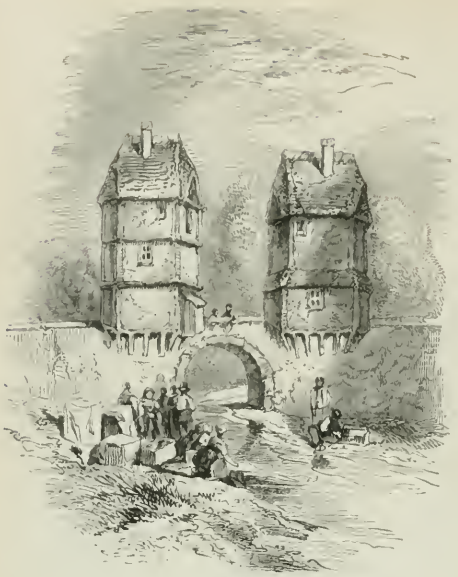
Comme il achevait de parler, Tugd accourut vers le groupe. « Alerte ! » s'écria-t-elle. Le bourgmestre de Bingen ne saurait dormir tranquille tant qu'il n'aura pas vérifié la cause des lueurs qu'on aperçoit d'en bas à travers les ruines du Kloop. C'est dans ce but qu'il a dépêché ici une douzaine d'archers. Toutes les avenues sont cernées ; résister ouvertement, ce serait compromettre l'œuvre commune.

Mais déjà les conjurés s'étaient armés de leurs couteaux et s'apprêtaient à recevoir les hommes d'armes du bourgmestre. « Qui donc conduira la meute, dit Tugd, si les piqueurs tirent le couteau et veulent courir la chasse ? Le vrai courage n'exclut pas la prudence. En vérité, c'est une capture rare et bien faite pour tenter votre bravoure que quelques archers, grelottant de froid et de peur, et qu'une lubie de leur maître envoie vêtus pour la nuit à la chasse aux follets. Alerte donc ! vous dis-je, et gagnez le bois ; je réponds qu'il n'y a pas dans toute la garnison de Bingen un archer assez osé pour vous y suivre. »

A peine avait-elle prononcé ces mots, qu'on entendit le pas lourd et cadencé des hommes d'armes qui débouchaient sur le plateau par des sentiers différents. Les conjurés se jetèrent à terre et sortirent des ruines en rampant, de manière à éviter d'être vus. Lorsque les archers se présentèrent à l'entrée de la galerie, Tugd, restée seule et immobile près du foyer, agita du pied les dernières branches qui se consumaient lentement, et produisit une clarté qui inonda subitement la nef de la galerie d'une lumière blafarde. L'attitude haute et fière de la jeune fille donnait au tableau l'apparence d'une de ces scènes d'évocation d'un effet si émouvant dans les récits fantastiques. A cette vue, les archers, interdits, s'arrêtèrent. Mais Tugd, élevant la voix et cherchant à se faire entendre des conjurés qui s'éloignaient, cria d'une voix pleine et solennelle : « Frères, je vous ajourne à la lune nouvelle. — Par la vertu de la vraie croix, s'écria l'un des archers, c'est la Sorcière ! » Et les hommes d'armes épardus se débandèrent et prirent la fuite chacun de son côté.

Le lendemain, le récit de cette expédition nocturne, augmenté des détails les plus incroyables, circula dans la ville de Bingen, et il n'y eut personne qui ne demeurât convaincu que les ruines du Kloop étaient habitées par des génies.

Le soleil s'était déjà levé à l'horizon lorsque Wolke entra dans Bingen, reçru de fatigue et très-désireux de se reposer avant de reprendre le chemin des montagnes de Weiler, où l'appelait la mission qui lui était échue. Il se ressouvint d'ailleurs de la promesse qu'il avait faite au même la veille, au moment où il prit congé de lui. « J'aurais bien du malheur, se dit-il, si un moine pouvait se perdre dans Bingen. Quoique le mien me paraisse plus exact à la quête qu'aux offices, il se peut bien qu'une distraction l'ait conduit vers l'église collégiale ; c'est là que j'essaierai de le rencontrer. » Mais Wolke n'eut pas la peine d'aller le chercher si loin. En effet, presque au même instant il le vit venir à lui avec l'expression d'une indicible malice mêlée de bonhomie. « Par les heures de notre ci-devant frère cellérier, dit le moine en l'abordant, les nuits sont fraîches sur le Kloop, à ce que je vois. Comme tes traits sont pâlis ! Aussi, est-ce une singulière fantaisie que celle qui t'a fait préférer à un bon lit la mousse ou la bruyère. J'ai toujours ouï dire que bon vin



Pont de Kreutznach.

Porte à Bacharach.

chasse le froid, et si tu en veux essayer, j'ai ici de l'agréable vin de Scharlagberg, dont je vieos de prendre un échantillon pour le comparer avec celui de nos coteaux de Saint-Goar.»

Wolke remercia le moine.

« Eh bien! dis-moi, ajouta celui ci, quelle est cette étrange aventure qui s'est passée la nuit dernière sur le Kloop? Il est grandement question d'exorciser l'un des archers qui ont concouru à la terrible expédition, dont déjà tu as sans doute entendu parler, au moins comme tout le monde. On le dit possédé du démon; mais je le crois plus positivement possédé de la peur. — Je n'en sais, reprit Wolke, que ce que tout le monde a pu en apprendre. Quant à la part que le diable a eue en tout cela, je pense comme vous qu'elle n'est pas aussi grande que celle que les bonnes commères de Bingen lui ont faite. — Il y a une conclusion à tirer de cette équipée, dit le moine; la voici: C'est qu'il n'est pas sage de s'aventurer la nuit hors des lieux habités. Cependant, comme il ne dépend pas entièrement de nous d'éviter le danger, je veux te donner un excellent moyen sinon de le prévenir, au moins de t'aider à en sortir. »

En parlant ainsi, le moine fouillait sous sa robe et en retira un poignard qu'il présenta à Wolke. « C'est de la coutellerie de Cologne; tu sais combien celle-ci est estimée. J'ajouterai que l'échantillon que je t'en offre se recommande par un mérite spécial; il a touché les saints vêtements du Christ que l'on vénère dans la cathédrale de Trèves. Il serait un peu long de t'expliquer ici dans quel but cette consécration a eu lieu; ce n'est pas sans doute la dernière fois que nous nous voyons, et nous en pourrons parler plus à l'aise. — Sont-ce là, dit Wolke en souriant, les indulgences que vous m'aviez promises. — Oui, mon enfant, et selon l'usage que tu en feras, tu éprouveras leur vertu. » Le Pêcheur prit le poignard des mains du moine et le cacha sous son vêtement.

Le moine réfléchit un moment; puis il ajouta: « Mais il me semble que je t'avais promis autre chose. — Par ma foi, répondit le Pêcheur, je tenais un peu moins à cette seconde promesse. Toutefois, quoique la question que vous m'aviez posée en manière d'énigme m'ait semblé d'une portée frivole, je ne serais pas fâché de savoir ce qui constitue le sel de cette sorte de jeu d'esprit. — C'est très-facile, mon garçon; c'était une allusion aux chevaliers voleurs dont les demeures sont élevées, dont les sentiments sont bas, qui se sont implantés sur notre sol qu'ils ravagent indignement et qu'on ne saurait espérer arrêter dans le cours de leurs exactions par des moyens timides. — Eh bien? dit Wolke qui semblait ne comprendre pas où le moine voulait en venir. — Eh bien! s'ils échappent à la main, c'est avec l'arbalète qu'il faut les atteindre. »

Wolke regarda le moine avec un profond étonnement. Il put remarquer alors que la malice habituelle qui se peignait sur le visage de Kuno avait fait place subitement à un fe sombre et sauvage. Mais le même instinct de défiance qu

Bacharach.

Boppart

l'avait porté, la veille, à se renfermer en lui-même pendant que le moine l'interrogeait, lui conseillait maintenant de ne s'arrêter point à une démonstration dont il ne pourrait apprécier la sincérité. « J'avoue, dit Wolke en affectant une certaine liberté d'esprit, que vous m'aviez fait concevoir une plus haute idée de ce genre d'amusement; et à moins que vous n'ayez voulu vous divertir de moi par l'explication que vous venez de me donner, je la trouve, sauf les égards que je dois à votre robe et à votre savoir, infiniment moins piquante que je ne l'aurais cru.

— Jeune homme, dit le moine en lançant à son tour un regard profond sur le Pêcheur, il faut être renard quand on ne peut pas être loup. Aujourd'hui nous en avons fini avec la ruse, et nous pouvons parler haut. *Dieu aide!.... Au plus fort!* Je t'attends à la lune nouvelle. »

Thurnberg.

Kuno s'éloigna d'un pas rapide en prononçant ces mots. Mais à partir de ce jour, personne n'entendit plus parler de lui, et les paysans de Saint-Goarshausen, qui aimaient ses conseils et sa personne, ne le revirent plus. Wolke lui-même, après avoir passé une journée à Bingen, retourna à Weiler.

Désormais la grande ligue du Rhin était constituée, et l'époque approchait où elle allait porter tous ses fruits. Cette association puissante se révéla avec toutes les ressources d'une constitution solidement cimentée. Lorsque les chevaliers du Rhin ouvrirent les yeux sur le danger qui les menaçait, il était déjà trop tard; la révolte avait grandi : on ne fait pas rentrer dans son lit un fleuve débordé. C'est un bénéfice exclusivement propre au droit de prévaloir par la force de l'association. L'injustice ne peut essayer que des coalitions passagè-

Oberwesel.

res. L'exemple de tous les temps est là pour l'attester. Les chevaliers ainsi attaqués ne pouvaient songer à s'entr'aider, car chacun d'eux avait à se défendre en particulier. Dieter opposa une résolution extrême et désespérée à l'orage qui grondait. Enfermé derrière ses créneaux, il défia l'insurrection et l'attendit de pied ferme.

L'armée insurgente se présenta sous le Rheinfels. Mais la nature avait entouré la demeure du Riche de formidables obstacles, et il fallut songer à réduire la place, ne pouvant l'emporter. Les opérations du siége furent conduites avec une habileté qui faisait supposer la présence d'un profond stratégiste dans les rangs des insurgents. Aucun des chefs apparents de l'insurrection ne pouvait justifier de connaissances militaires assez étendues pour qu'on pût lui rapporter l'honneur d'un pareil plan. Il était évident qu'au-dessus de ceux-ci il se trouvait des chefs occultes qui imprimaient le mouvement à cette guerre.

Cependant le siége traînant en longueur, les assiégeants, impatientés de la longue résistance du Riche et jugeant que celui-ci devait avoir épuisé ses moyens de défense après quatorze mois d'une lutte opiniâtre, résolurent de tenter un coup de main. Wolke fut choisi pour conduire les troupes à l'assaut. Il disposa ses forces, et marche sur le Rheinfels. Mais à peine a-t-il escaladé les premiers contre-forts de la montagne, qu'une jeune fille, portant le costume d'une noble demoiselle, accourant de toute la vitesse d'un vigoureux coursier, se jette à terre, et gravissant de rocher en rocher avec une surprenante agilité, bondit et s'élance en avant dans l'étroit sentier qui doit conduire les assiégeants sous les murs du château. Wolke admire une audace aussi rare. Il s'approche et n'en peut croire ses yeux : cette jeune fille, belle et pleine d'un courage viril, c'est Tugd. Il la supplie de s'éloigner, de ne s'exposer pas, mais l'inflexible Tugd n'écoute que son ardeur; elle vole en avant, et par son exemple elle double l'intrépidité des assaillants. Parvenue à un trait d'arbalète de la place, elle s'arrête et voit au-dessus de sa tête les remparts se couvrir de combattants. Elle excite les insurgents de la voix et du geste et, s'apercevant d'un moment d'hésitation dans leurs rangs, elle cherche à les ranimer, et pour leur apprendre à mépriser le danger, elle s'élance et parvient sous le parapet même de la place. Wolke lui crie inutilement de revenir sur ses pas; l'intrépide Tugd reste immobile sous une grêle de flèches. Il stimule ses soldats, il se porte sous les murailles, mais il n'est suivi que d'un petit nombre des siens, et lorsqu'il est près de l'héroïque jeune fille, celle-ci, déjà percée de plusieurs traits, tombe expirante à ses pieds. Wolke s'empresse de la relever et ne songe qu'à la rendre à la vie. Au même instant, la poterne du château s'ouvrant, livre passage aux assiégés qui fondent à l'improviste sur l'ennemi, le forcent à se replier et à battre en retraite. Le corps de l'infortunée Tugd resta au pouvoir des troupes de Dieter. Le Riche le fit enfermer dans un sac de peau et jeter dans le Rhin.

Le résultat de cette journée plongea Wolke dans un violent désespoir. Vers le soir, un vieillard se présenta devant lui; il reconnut les traits de Kuno. Le moine avait revêtu un costume de guerre. Une sombre douleur était répandue sur son visage. — Dieu, dit il, vient de me frapper du coup le plus sensible qu'il pût me porter : il a rappelé à lui en la faisant passer par une mort affreuse, la sainte fille qui m'avait aidé à jeter les fondements de la confédération. Elle avait quitté le cloître de Ruppertsberg pour s'attacher à la sainte cause des opprimés; je désire qu'elle rentre après sa mort dans cet asile de paix et qu'elle y trouve enfin le repos qu'elle ne connut jamais. Si tu sais où sont ses restes précieux, parle; en quelque endroit qu'ils soient, je jure de les aller chercher.

Wolke baissa la tête, mais vaincu par les prières de Kuno, il déclara que la malheureuse jeune fille avait été tuée sous ses yeux et que son corps était resté sous les murs du château du Riche. Le moine jura qu'il n'aurait pas de repos qu'il n'eût rendu les derniers honneurs à celle qui avait été la compagne de ses dangers et de ses fatigues.

Il arriva cependant que des bateliers, postés sur la rive gauche du Rhin, en face du Rheinfels, afin de surveiller les communications par eau, témoins des funérailles que le comte Dieter avait faites à l'héroïque jeune fille, pensèrent que le Riche songeait à soustraire ses richesses à l'ennemi en les jetant dans le fleuve. Ils se portèrent en conséquence avec leurs barques sous le Rheinfels; mais, à leur grande surprise, ils retirèrent des flots un cadavre au lieu de trésors. Ils s'empressèrent de déposer à terre ce corps, dans lequel une imperceptible lueur de vie luttait encore contre les ombres de la mort. Grâce aux soins diligents qui lui furent prodigués, la jeune religieuse du Ruppertsberg, qui avait paru dans le monde sous le nom de Tugd, fut rendue à la vie. Il n'en fallut pas davantage pour enraciner plus fortement dans l'esprit des habitants du pays les croyances superstitieuses qu'elle avait accréditées par son existence bizarre.

Une circonstance bizarre et singulière contribua puissamment à la reddition du Rheinfels. La nuit qui suivit la mort présumée de Tugd, un bruit étrange se fit entendre dans les entrailles mêmes de la montagne et remplit de terreur les assiégés. On ne manqua pas de bâtir sur ce fond les suppositions les moins vraisemblables. Ce bruit se rattachait pourtant à une cause très-naturelle, quoique peut-être assez extraordinaire. On n'a pas oublié le pêcheur Schaf, d'Orban, que le Riche avait fait jeter dans les oubliettes du château, et le malheureux collecteur qui était allé le joindre. Or les deux prisonniers avaient conçu le projet de recouvrer la liberté en se frayant un passage souterrain. Ce travail patient qui les avait occupés pendant près d'un an et demi touchait à son terme. A quelques jours de là en effet, les assiégeants virent venir à eux deux faces livides, deux spectres : c'étaient les deux victimes de Dieter. Les assaillants se servirent des travaux exécutés par les prisonniers comme d'une mine. On y introduisit une très-grande quantité de paille humide à laquelle on mit le feu. Le lendemain matin, des nuages de fumée enveloppaient le château et dérobaient aux assiégés la vue de l'ennemi. On se prépare à l'assaut; mais Dieter, dans l'espoir de sauver ses richesses, demanda à capituler. Le château fut démantelé, et la plus grande partie des trésors du Riche dispersée. On dit qu'il ne survécut pas longtemps à la perte de ses biens, et qu'il mourut en maudissant son fils aux mains duquel il voyait passer les restes de son opulence qu'il aurait voulu emporter dans la tombe. Son fils ne put continuer son nom, et la famille s'éteignit.

Quant à Wolke, la guerre terminée, il se retira près de Ruppersberg, où il savait que la jeune religieuse était allée se renfermer. A partir de ce jour, il n'eut plus aucun rapport avec ses semblables. Il se jeta dans les bois, et on ne le voyait plus qu'à de longs intervalles. Mais après que la sainte fille eut rendu son âme à Dieu, on ne le revit plus. Les habitants du pays croient savoir cependant qu'il n'est pas mort, et que le ciel, pour récompenser la vertu qu'il avait montrée en étouffant la passion violente qu'il avait conçue, lui accorda l'immortalité sur la terre. Mais fidèle aux sentiments qu'il manifesta pendant sa vie, il est toujours secourable pour les opprimés et terrible pour les oppresseurs. C'est à ce titre que le nom du Chasseur Noir est encore dans le pays un objet de vénération pour les uns et d'effroi pour les autres.

Ces ruines ont été le berceau de ces traditions merveilleuses, de ces légendes chimériques si intimement liées à l'histoire politique et morale de ces populations du Rhin et dont l'artiste et le poète se plaisent à recueillir le récit naïf. Tous ceux qui n'ont pu parcourir les bords du Rhin trouveront dans les dessins de M. Marvy ce caractère unique qui fait de cette contrée un des pays les plus pittoresques du monde.

Le Franklin au Havre.

Havre, le 29 octobre 1850.

Monsieur,

Les Américains font vite et bien les choses. Ce n'est pas pour la première fois que j'ai occasion de vous le dire. Ils aiment surtout à être exacts. L'exactitude est leur politesse.

Il y a plus de deux mois déjà, lorsqu'il fut question d'établir une ligne transatlantique entre le Havre et New-York, que les journaux des États-Unis avaient annoncé que le départ du *Franklin*, le *Pionnier* de cette ligne, aurait lieu le 5 octobre, et ils n'y ont pas failli; je crois bien même qu'ils avaient affirmé que l'arrivée du bâtiment aurait lieu le 18, et ma foi ils ne se sont pas trompés!

Parti de New-York le 5, à midi (cinq heures de notre méridien), le *Franklin* est arrivé au Havre le 18, à quatre heures de l'après-midi, c'est-à-dire après une traversée de quatorze jours et vingt-trois heures. En fait de navigation à la vapeur, on compte les heures, et vous ne feriez pas pour tout au monde dire au brave capitaine Watton que son bâtiment a fait une traversée de quinze jours. Jadis on n'y regardait pas de si près; mais aujourd'hui c'est bien différent : la vapeur a changé la valeur du temps.

Vendredi donc, vers trois heures et demie, on signala le *Franklin*, qui entrait en grande rade à quatre heures; à ce moment, il salua de vingt et un coups de canon la terre de France. Il fut obligé de mouiller, au grand désappointement de la foule nombreuse qui était accourue sur la jetée, espérant assister à un spectacle qu'il fallut remettre au lendemain. Le *Franklin*, quoiqu'à la marée fût bonne, ne devait pas entrer le jour même dans le port; à cause de ses proportions gigantesques, on n'avait pas jugé prudent de le promener, par la nuit, à travers l'imbroglio de navires et de bateaux de toutes dimensions qui encombrent les bassins et l'avant-port. On dut se contenter d'admirer de loin cette masse énorme qui avait fait une halte provisoire à la barbe des curieux.

Hier matin, dès sept heures, sur la jetée et sur les quais, depuis l'avant-port jusqu'au bassin de la Floride, où le lit du voyageur avait été préparé, c'était une foule énorme. Il y a dans ce fait, pour une ville comme le Havre, plus que de la curiosité, il y a une question d'un haut intérêt commercial, Monsieur; le commerce du Havre et celui de l'Amérique se donnent la main; pour cet échange de besoins mutuels, de communications presque quotidiennes, on était obligé d'avoir recours à un intermédiaire, et cet intermédiaire c'était Liverpool ou Southampton. Qu'il vaut bien mieux avoir affaire directement aux gens!

Dès que le *Franklin* eut levé les ancres qui le retenaient prisonnier sur la rade, et qu'il eut mis en mouvement ses immenses roues qu'un jeune mousse comparait naïvement aux buttes de sept lieues de Pogre, un murmure d'admiration accueillit les premiers pas que fit le steamer sur l'Océan. Il se tourna et se retourna coquettement pour se montrer, puis il prit sa course et se lança majestueusement dans le goulet du port, qui, à voir cette masse, semblait trop petit pour lui livrer passage.

A mesure qu'il avançait, l'élégance de ses formes se dessinait; et une fois entré, la longue manœuvre qu'il fut obligé de faire pour aller rejoindre son quai permit d'examiner la souplesse de ses mouvements, l'harmonie de ses proportions, et la hardiesse de ses lignes.

Aujourd'hui la foule qui se pressait sur le bassin et qui tentait d'escalader l'échelle pour monter à bord était considérable. Grâce à l'obligeante intervention de M. Iselin, le consignataire du *Franklin*, passage me fut livré, et je posai le pied sur cette immense maison flottante.

Avant de parler des dispositions intérieures du *Franklin*, laissez moi vous dire quelques mots de l'extérieur et de l'aspect gigantesque de ce navire, un des plus beaux, sinon le plus beau, de tous ceux qui sont sortis des chantiers américains.

Le *Franklin* jauge en douane 2,195 tonneaux; sa longueur est de 264 pieds anglais; il a 42 pieds de bau et 26 de profondeur. Il est muni de deux machines de 800 chevaux de force nominale et de 1,200 chevaux de force effective. Le diamètre des cylindres est de 93 pouces, la course des pistons de 8 pieds, et le diamètre des roues liées par trois cercles d'ailes est de 33 pieds.

L'aspect de ce navire est plus que gigantesque; il a quelque chose d'effrayant et d'imposant à la fois. Comme on admire les muscles d'un hercule, on sent dans toutes les proportions du *Franklin* que c'est là un athlète qui peut lutter sans crainte et sans émotion contre ce redoutable adversaire qu'on appelle les tempêtes. Sa cheminée est colossale; toutes les manches à vent en tôle destinées à porter l'air dans l'intérieur du navire s'ouvrent comme des gueules de géants; un corps d'homme y passerait tout entier. Sur l'avant, au dessous du beaupré, se trouve la statue de *Benjamin Franklin*, dans la modeste attitude d'un grand penseur qu'il était. Les caisses extérieures des tambours sont ornées de deux médaillons en bas-relief représentant l'ange gardien de Franklin, tenant d'une main le buste du grand citoyen et du grand philosophe, et de l'autre montrant la foudre attirée par le paratonnerre. Autour de ces médailles s'enroule en manière d'exergue ce vers :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

Ces médaillons sont l'œuvre de M. Moller.

Sur le pont s'élève une ample dunette qui s'étend jusqu'au quart du navire, et qui, par un système de petits ponts latéraux, permet de courir d'un bout à l'autre du bâtiment. On a voulu conserver sur le *Franklin* quelque chose de l'audacieuse construction des bateaux de fleuves en Amérique. Sur cette dunette, et tout à fait à l'arrière, à une élévation très-considérable de la mer, se trouve placée une très-charmante cahane entourée de vitres et destinée au timonier, qui se trouve ainsi à l'abri et du mauvais temps et des coups de mer. C'est pour la première fois qu'un architecture navale on a osé placer la roue aussi loin de la tête du gouvernail. On n'a affirmé que cette disposition n'avait gêné en rien les manœuvres du gouvernail, cette âme d'un navire.

Sur le pont se trouve, dans la partie abritée par la dunette, la salle à manger, qui se termine par un petit salon élégamment meublé. De droite et de gauche de ce salon on voit, mais on ne regarde pas, quatre affreuses croûtes représentant divers sujets se rapportant à la vie de Franklin. La salle à manger est séparée par une longue allée bordée de deux immenses tables au-dessus desquelles sont suspendus tous les cristaux et tous les ustensiles dont la destination est suffisamment indiquée. Cette vaste pièce est d'une grande simplicité et d'une élégance sévère et de bon goût. En face sont les offices, et tout le long du pont jusqu'à l'avant, les cuisines, chambres à provisions, cabines de domestiques, etc., etc.

Au premier étage, c'est-à-dire en descendant, se trouvent le salon de conversation des hommes et celui des dames, ce dernier muni de fauteuils et de divans moelleux et commodes, tendu et garni de rideaux de soie blanche avec de grands bouquets de fleurs bleues et rouges; celui des hommes est plus sévère. Derrière s'étendent deux longs couloirs garnis des deux côtés des chambres des passagers de première classe; elles ressemblent à toutes les chambres de tous les navires. Sur l'avant sont les cabanes des passagers de deuxième classe. Le *Franklin* compte 56 chambres, soit 112 lits.

Je vous avoue, monsieur, que j'ai été comme effrayé en visitant les appareils. Cette machine, colossale comme je n'en ai point vu encore de semblable, est admirablement soignée. On y remarque une foule de détails qu'il ne serait bien possible qu'à un ingénieur d'apprécier. Tout ce que je puis vous dire, c'est que c'est un monde ou un labyrinthe coupé par mille petites allées et contre-allées où l'on se croit encore en plein enfer quand le feu gronde là-dedans. Cet appareil, que l'on dit être un des plus beaux construits en Amérique, sort des ateliers de MM. Steelmann de New-York.

Havre, le 29 octobre 1850.

L'arrivée du *Franklin* au Havre était comme une fête de famille, une fête commerciale. La ville du Havre avait salué l'apparition de ce magnifique steamer avec enthousiasme d'abord, et aussi comme une espérance. Samedi dernier le haut commerce de la ville avait offert au brave capitaine Watton et à M. Iselin un magnifique banquet dans les beaux salons de Frascati. Ce banquet, qui a été on ne peut plus cordial, était le préambule de celui que les représentants de la navigation américaine devaient offrir aujourd'hui à la France; je dis à la France, parce qu'on avait convié à cette fête tout ce qui pouvait la représenter.

Une immense table de 150 couverts avait été dressée dans la salle à manger; les places principales avaient été réservées aux autorités officielles de Paris et du Havre, et, par une gracieuseté dont il faut leur savoir gré, les personnes notables de notre ville avaient cédé toutes les places d'honneur aux notables invités de Paris, qu'un convoi spécial qui avait dévoré la route en 3 heures 57 minutes avait jetés au Havre. La salle à manger était décorée simplement de pavillons américains mariés aux pavillons français. Le festin dépassait tout ce qu'on peut imaginer en bon goût et en abondance. Après le repas les visiteurs de Paris, pour qui c'était un spectacle nouveau, ont visité avec avidité le bâtiment dans ses moindres détails.

Outre le magnifique couvert servi avec un luxe et une profusion extraordinaires dans la grande salle à manger, on avait dressé dans les divers salons et dans les entre-ponts d'autres tables et des buffets aussi bien servis que la table principale.

Le premier toast a été porté par le brave et digne capitaine Watton, au *Président de la République française*. La parole a ensuite été donnée à M. de Lesseps, qui représentait à cette fête M. le ministre des affaires étrangères. M. de Lesseps a répondu au toast du capitaine Watton par un toast au président de la République des États-Unis. La parole a ensuite été donnée à M. Rives, ministre des États-Unis à Paris, qui a prononcé un remarquable discours fort applaudi et souvent interrompu par les bravos de tous les assistants.

M. Léon Faucher, en paraphrasant le discours de M. Rives, a pris l'engagement, comme ex-président de l'*Assemblée nationale*, de soutenir le projet d'une ligne transatlantique entre le Havre et New-York, et d'y entraîner au besoin le gouvernement. Nous verrons bien! M. Léon Faucher, répondant alors au toast porté par le capitaine Watton à l'*Assemblée nationale*, en a porté un au Congrès américain.

Parmi les toasts qui méritent encore d'être cités, je vous signalerai celui de M. Iselin, agent général de la ligne au Havre, discours substantiel, tout à fait commercial et de circonstance. Je vous ferai grâce des autres.

Cette fête, Monsieur, s'est terminée vers quatre heures de l'après-midi, et chacun s'est retiré charmé, content, enthousiasmé; et, si on lisait sur plus d'un front le regret de ce que la France n'était pas maîtresse de cette importante ligne de communication entre le Havre et New-York, on y jouissait aussi de l'espérance de voir notre pays prendre bientôt sa part dans cette exploitation importante, qui sera une richesse nouvelle pour la ville du Havre.

Xavier Eyma.

La Veillée de la Toussaint.

SOUVENIR FANTASTIQUE.

Rien d'aussi triste que la veillée de la Toussaint, lorsque, assis près de votre foyer solitaire, vous écoutez, en contemplant les formes bizarres des tisons enflammés, le vent gronder en rafales impétueuses dans les grands corridors obscurs, gémir à travers les hautes et antiques cheminées, siffler ou soupirer dans les fentes des portes vermoulues, et mêler sa puissante voix à celles des cloches qui chantent en lugubres litanies les prières des morts. Si vous avez jamais entendu leur son pendant la nuit se perdant en notes plaintives dans l'immensité des plaines; si vous avez ouï leurs accords larges et répétés, lents et tristes, puis faibles et mourants, vous frémirez, car vous croirez entendre des voix aimées, des voix ensevelies depuis longtemps dans la tombe et qui vous demandent des prières en vous rappelant leur tendresse et leur amour. Alors, devant votre foyer désert, se dressera, par le magique pouvoir du souvenir, votre vie d'autrefois, votre enfance si heureuse, où, à pareil soir, à pareille heure, vous écoutiez ces cloches au milieu de vos parents et d'enfants espiègles et mutins, compagnons ordinaires de vos plaisirs et de vos jeux. Il vous semblera voir le sourire de vos aïeuls si doux et si bienveillants; mais, au milieu de tous ces sourires, vous distinguerez celui de votre mère, le plus doux et le plus suave de tous. Puis on apportait de bons gâteaux dorés, des galettes toutes fumantes encore des baisers de la braise, et mêlant leurs parfums à l'odeur sauvage et embaumée des marrons cuits sous la cendre. Des raisins aux grappes touffues et transparentes, et des pyramides des pommes et des poires savoureuses du pays complétaient ce festin solennel et antique où les plus vieux semblaient prendre congé des plus jeunes dans un dernier repas. Mais les tristes pensées étaient bientôt bannies; les coupes de cristal s'emplissaient d'un vin célèbre par sa couleur de rubis et son bouquet aromatique, et ses flots généreux, circulant à la ronde, appartaient, comme des génies bienfaisants du foyer, la gaieté, l'oubli et le bonheur. C'étaient des rires aux fanfares éclatantes, des cris de joie, des battements de mains parmi la troupe enfantine, à l'aspect de cette magnificence inusitée. La brune Nara prenait alors son luth et chantait une ballade gothique de preux chevaliers et de nobles dames, et les yeux noirs de la jeune fille étincelaient sous leurs franges épaisses et soyeuses. Elle était bien belle ainsi : d'une beauté de Madone qui faisait rêver et soupirer.

Venait ensuite l'histoire de l'aïeul impatiemment attendue, histoire obligée du revenant. Alors nous cessions nos jeux, nos rires, nos danses; nous nous asseyions autour du narrateur, et tous frissonnants, silencieux et immobiles, nous étions suspendus à sa parole. À mesure que le drame s'avançait et devenait plus terrible, des regards furtifs se dirigeaient vers les portes; des bonds, des frémissements de terreur témoignaient de notre anxiété. Par moments, le feu pétillait ou éclatait dans l'immense foyer en gerbes étincelantes et nous faisait tressaillir. Il devenait fou de gaieté, comme s'il s'était moqué de nos craintes. « Voyez, semblait-il dire, comme je suis brillant! regardez mes joyeuses étincelles; ma flamme folle n'est-elle pas le symbole de la vie? Vive, mince, légère, comme une langue de feu, elle se glisse comme un serpent sur des tisons enflammés qu'elle caresse de son souffle, et s'éteint dans une dernière étreinte, pour renaître plus brillante et plus splendide, se perpétuant et se reproduisant comme tout ce qui est mortel. Voyez, voyez, enfants, les dessins bizarres et fantastiques, les arabesques capricieuses, les clochers, les maisons, les ruisseaux, les palais que je trace sur les charbons et dans la profonde rougeur du foyer! Lisez votre avenir dans les caractères étranges que je jette sur la cendre ardente; venez, accourez, ne tremblez pas, enfants poltrons; lorsque je suis auprès de vous, je vous protége. » Et il murmurait mille cris confus, puis il recommençait sa joyeuse chanson d'étincelles en les répandant sur les tapis et les meubles en paillettes d'or, et éclatant enfin comme un feu d'artifice; semblant protester par sa gaieté et sa folie contre les sons lugubres et lointains des cloches qui continuaient à psalmodier leurs funèbres litanies.

Il est bien triste le soir de la Toussaint, seul, assis devant votre foyer désert! Tous ceux que vous aimiez ont disparu dans la tombe, vous laissant en partage l'isolement et les regrets!!! Nara, Nara, mon premier amour, où êtes-vous? Où sont ces cheveux si soyeux et si beaux? Qu'est devenu ce regard chargé d'adorable bonté et d'innocente malice, cette taille si flexible et si vaporeuse? Où est votre esprit si fin, votre âme si belle et si noble? Ah! j'ai besoin de croire qu'elle est au ciel, parmi les anges, vos modèles! Ombre de ma Nara, mon premier amour, est-ce vous que je vois près de mon foyer désert au soir de la Toussaint? Non, non, je ne veux point regarder mon feu solitaire ni écouter la rafale redoublant sa furie et les cloches leurs plaintes; car, à la clarté vacillante de ma lampe prête à s'éteindre, mes yeux, fatigués et obscurcis par les larmes, croiraient voir de pâles fantômes errer en bandes, marcher en bataille, se pousser, se mêler, s'avancer vers moi avec l'appareil horrible de leur linceul.... Non, non, ne rêvons pas, n'écoutons pas.... mais prions.... c'est la veillée des morts!!!

A.

Les vagues de l'Océan Atlantique.

Par une fraîche matinée du mois de mars de l'année 1848, le brave vaisseau à vapeur l'*Hibernia* roulait comme en ivresse sur la vaste plaine de l'océan Atlantique, à 51° de latitude nord et à 38° 50 de longitude ouest, un vent grand frais, soufflant de l'ouest-sud-ouest. Pour la plupart des passagers l'aspect imposant des eaux n'était qu'une tromperie, la belle allure du vaisseau une illusion et un piége. Rien ne traînait sur le pont; si quelque passager avait laissé un cure-dent sur un des sièges, il l'aurait à coup sûr trouvé amarré à une lisse voisine. Il y avait de la corde autour de tous les objets imaginables, et l'eau dégouttait de tous les esparres du valeureux navire. Tantôt on aurait dit qu'il passait par une magnifique galerie, tapissée de chaque côté de murs resplendissants; tantôt il gravissait la crête d'un de ces murs, et un abîme noir et terrible comme le fameux Maelstrom, qu'on ne peut trouver nulle part, s'ouvrait pour l'engloutir. Les ronflements de la machine semblaient défier les ondes courroucées; et parfois lorsqu'une vague monstrueuse s'enroulait autour du navire et tonnait contre lui, il chancelait un moment, mais seulement pour revenir au combat avec une nouvelle énergie.

Les cuisiniers et les garçons remplissaient tranquillement leurs divers offices quotidiens sur ce château branlant. Ils auraient été dans Belgrave Square ou dans un club, qu'ils ne se seraient point acquittés de leurs devoirs avec une insouciance plus profonde. Leur sang-froid était pour le moins de l'héroïsme aux yeux de ces informes monceaux d'habits contenant des créatures humaines, qui gisaient en bas çà et là dans les cabines. Un pauvre diable qui, avant ce jour fatal, n'avait jamais été à cinq milles de Boston, s'informait avec anxiété du chef des garçons à quel moment précis de la soirée on devait s'attendre à voir le bâtiment sombrer; tandis qu'un autre garçon, avec une opiniâtreté impatientante, demandait combien de personnes dîneraient au salon à six heures, d'un ton d'indifférence aussi parfaite que si le vaisseau glissait sur un miroir. Le roulis était si terrible, les chances d'un dénoûment fort humide se présentaient si probables à tous les esprits, que cette indifférence avait quelque chose de féroce.

Puis, il y avait sur le pont, sous forme d'Anglais, un monstre véritable qui, disait-on, ne bravait pas la tempête, mais la provoquait à le lancer dans l'éternité. Il étonnait jusqu'aux officiers du vaisseau. Le cuisinier ne voulait pas admettre qu'un homme fût dans son bon sens, qui, pouvant se blottir dans sa cabine à l'abri de tout mal, s'obstinait à rester sur le pont, au risque d'être enlevé à tout instant par-dessus le bord. La théorie du cuisinier n'était pas infirmée par celui qui en était l'objet, car il se mettait continuellement dans toutes sortes de places étranges et de postures grotesques. Tantôt il grimpait sur la dunette, tantôt il se laissait rouler de nouveau sur le gaillard d'arrière, tantôt il sautait sur le tambour de la roue, et cet endroit même n'était point assez élevé pour lui, car lorsque le bâtiment s'enfonçait dans l'entre-deux des lames, il se dressait sur la pointe du pied, essayant de regarder par-dessus la vague la plus proche. Il fut tenu une consultation dans la cuisine, et l'on décida à l'unanimité que cet amateur de vent et d'eau (il en était assailli à toute minute) devait être un échappé de Bedlam ou quelque savant professeur.

Il fut décidé sans conteste que la dernière de ces suppositions était la vraie; et, à dater de ce moment, personne ne fut surpris de ce qu'il lui plut de faire, même alors que l'*Hibernia* roulait le plus *gaiement*, selon l'expression du contre-maître. Quoi qu'il en soit, notre savant, au grand dégoût des patients d'en bas, qui trouvaient que c'était bien assez de sentir la hauteur des vagues sans se donner la peine de les mesurer, notre savant poursuivait ses observations, bravant le mépris du conclave tenu dans la cuisine. Il prenait position sur la dunette, qui était exactement à vingt-trois pieds anglais au-dessus de la ligne de flottaison, et il y guettait les énormes montagnes qui jonaient avec le brave navire. Il avait à cœur de constater la hauteur de ces vagues majestueuses; mais il reconnut que, du point où il se tenait, les crêtes montaient si fort au-dessus de l'horizon, qu'il ne pourrait jamais arriver à une juste évaluation, sans les observer d'un endroit plus élevé. Ses observations de la dunette prouvaient, toutefois, incontestablement que la plus grande partie de ces masses roulantes atteignaient une hauteur plus considérable que vingt-quatre pieds, en mesurant de l'entre-deux des lames à leur crête. Mais le professeur ne se contenta pas de cette preuve négative, et il n'était pas disposé à se laisser arrêter dans la poursuite de son intéressante enquête. Il est impossible de savoir quelles étaient les pensées secrètes des hommes qui étaient à la roue du gouvernail, lorsque l'intrépide observateur annonça son intention de grimper de son mieux de la dunette au tambour de la roue de bâbord. Tantôt on put le voir qui roulait emporté par le mouvement du vaisseau, tantôt qui s'accrochait au *cham-box*; puis, le moment d'après, qui se jetait dans les bras du contre-maître en second. Voilà qu'il est enseveli dans l'écume, et quelques minutes après on voit son maigre corps s'attachant à la galerie qui relie les tambours des roues.

En dépit de la tempête déchaînée en dehors, une calme opération mathématique se fait dans l'esprit de cet ardent observateur. Le professeur se savait à vingt-quatre pieds neuf pouces au-dessus de la marque de flottaison du vaisseau; et en accordant cinq pieds six pouces pour la hauteur de son œil, il trouva que l'élévation qu'il avait obtenue était en tout de trente pieds trois pouces. Il attendait alors que le bâtiment s'affaissât pleinement pour quelques instants dans l'entre-deux des lames, sans donner à la bande d'aucun côté, tandis que la plus proche des vagues qui venaient était à son maximum d'élévation. Là aussi il trouva qu'une moitié au moins de la vague lui interceptait de beaucoup la vue de l'horizon. Il déclara qu'il observait fréquemment de longues chaînes de montagnes d'eau s'étendant à cent mètres d'un ou des deux côtés du navire, — la mer venant alors droit arrière, — qui s'élevaient assez au-dessus de l'horizon visible, pour former un angle estimé à deux ou trois degrés lorsque la crête de la vague était à environ cent mètres de distance. Cette distance ajoutait environ treize pieds au niveau de l'œil. Cette immense élévation se reformait environ à chaque sixième vague. De temps en temps, lorsque la course d'un de ces géants liquides était entravée par quelque impertinent rival, et qu'ils s'entre-choquaient avec fracas, leurs crêtes brisées s'élançaient au moins à dix ou quinze pieds plus haut, et alors retombaient comme une avalanche sur le pauvre professeur pour le punir d'oser vouloir mesurer leurs majestés. Mais il n'y avait pas d'eau salée au monde qui pût le chasser de son poste avant qu'il n'eût prouvé d'une manière satisfaisante, après un examen consciencieux, que la moyenne des vagues qui dépassaient le vaisseau était pour le moins égale à la hauteur de son œil, — ou à trente pieds trois pouces, — et que la moyenne des plus hautes, en n'y comprenant pas celles qui se heurtaient et se brisaient, était d'environ quarante-trois pieds au-dessus du niveau du creux occupé dans le moment par le navire.

Satisfait enfin de la justesse de ses observations, le professeur à moitié mariné, tout grelottant et ayant l'air, il faut l'avouer, fort misérable, descendit dans la cabine. Tout le temps du dîner il y eut une conversation entre le professeur et le capitaine, — ce dernier paraissant être à peu près le seul individu à bord qui prit un intérêt quelconque à ces opérations scientifiques. Les dames déclarèrent d'une voix commune que le professeur était un monstre qui ne faisait *tout cet embarras* que pour se moquer de leurs souffrances. Vers la nuit, il s'éleva un ouragan; le vaisseau trembla, comme un enfant qui a peur, avant le redoutable combat des éléments. Les ténèbres jetèrent sur cette scène leurs voiles funèbres; — ce fut une nuit terrible et solennelle. Vers le matin, le vent tomba. Pendant trente heures un vent violent du nord-ouest avait couru sur le sein gonflé de l'Atlantique.

Cette réflexion accéléra la toilette et le déjeuner du professeur, qui, tout en roulant, remonta sur le pont vers dix heures du matin. La tempête s'était apaisée depuis plusieurs heures, et il y avait une décroissance visible dans la hauteur des vagues. Il reprit son ancienne position sur la dunette, et observa bientôt que, même alors que la mer était complétement calme, il arrivait successivement sur le bâtiment dix vagues, qui toutes s'élevaient au-dessus de l'horizon apparent; conséquemment, elles devaient avoir plus de vingt-trois pieds, — probablement environ vingt-six, — du sommet au bas. Du tambour de la roue de bâbord, sur laquelle le professeur regrimpa, il observa que parfois quatre ou cinq vagues de suite montaient au-dessus de l'horizon visible : — elles devaient donc avoir plus de trente pieds. Il remarqua aussi que les vagues ne formaient plus une longue chaîne, mais présentaient plutôt la forme de cônes modérément allongés.

Après avoir ainsi fixé ses idées sur la hauteur des vagues de l'Atlantique par un vent frais (l'évaluation du professeur ne doit pas être prise comme la mesure des plus hautes vagues connues, mais simplement comme celle d'une forte mer Atlantique), il dirigea son attention sur des observations plus minutieuses et plus difficiles. Il résolut de mesurer le temps que mettaient les vagues régulières à rejoindre le vaisseau, leur largeur d'une crête à l'autre, et la rapidité de leur marche. Le premier point à savoir était celle du bâtiment lui-même; il constata qu'elle était de neuf nœuds. Le second fut de constater sa route par rapport à la direction des vagues. Il trouva que la vraie route du bâtiment était à l'est, et que les vagues venaient de l'ouest-nord-ouest; en sorte qu'elles passaient sous le vaisseau à un angle considérable. La longueur du vaisseau fut reconnue être de deux cent vingt pieds. Muni de ce renseignement, le professeur renouvela ses observations. Il se mit à compter les secondes que mettait la crête d'une vague à aller de la poupe à la proue du navire; il vérifia qu'il lui en fallait six. Alors il compta le temps qui s'écoulait entre le moment où une crête touchait la poupe et celui où une autre la touchait à son tour, et il trouva que la moyenne était de seize secondes et une fraction. Ces résultats lui donnèrent sur-le-champ la largeur d'une crête à l'autre. Comme la crête faisait deux cent vingt pieds (ou la longueur du bâtiment) en six secondes, et qu'il s'écoulait seize secondes avant que la suivante touchât la poupe, il était clair que la vague avait près de trois fois la longueur du bâtiment; pour écrire exactement, il y avait d'une crête à l'autre six cent cinq pieds de distance.

Le professeur n'oublia pas que la marche oblique du vaisseau allongeait sa ligne sur les flots; cette extension, il l'estimait à quarante-cinq pieds, réduisant la moyenne probable de la distance d'une crête à l'autre à cinq cent cinquante-neuf pieds.

Complétement satisfait du résultat de cette expérience, le hardi professeur, se balançant encore sur son élévation vertigineuse, à la grande surprise et au grand amusement des matelots, reconnut que les calculs qu'il avait déjà faits ne lui donnaient pas la rapidité réelle des vagues. Sans doute la crête d'une vague passait de la poupe à la proue en six secondes, mais alors le vaisseau suivait la même direction, à raison de neuf milles géographiques l'heure, ou 15. 2 pieds par seconde. Ce chiffre, le professeur l'ajouta à la première mesure, ce qui donna 790. 5 pieds pour la distance réelle traversée par la vague en 16. 5 secondes, à raison de 32. 67 milles anglais à l'heure. Cette évaluation fut comparée plus tard avec les calculs faits sur des données entièrement différentes par M. Scott Russell, et fut reconnue parfaitement exacte.

Ces faits acquis, le professeur dégringola du tambour de la roue de bâbord de l'*Hibernia*. Il avait aussi fait quelques observations sur la forme des vagues. Lorsque le vent souffle avec constance du même point, elles sont généralement régulières; mais lorsqu'il souffle avec force et par bouffées, et qu'il passe d'un point à l'autre, la mer est brisée, et les vagues prennent une forme plus comique et des crêtes plus fantastiques. Tandis que la mer était grosse, le professeur observait de temps en temps une chaîne de vagues qui s'étendait d'un quart à un tiers de mille environ en longueur, formant comme un rempart d'eau. Cette chaîne était tantôt droite et tantôt courbée en forme de croissant, avec la masse centrale de l'eau plus haute que le reste, et assez souvent avec deux ou trois monticules à demi elliptiques par séries décroissantes de chaque côté du plus haut pic.

Lorsque le vent fut apaisé, quelques-uns des plus hardis passagers se traînèrent sur le pont dans les costumes les plus bizarres imaginables. Ils n'avaient pas grand'chose à affronter, car environ un tiers des plus fortes ondulations n'avaient l'une dans l'autre que vingt-quatre pieds de haut de la crête au bas. Ces plus hautes vagues pouvaient être distinguées des petites qui les entouraient à un quart de mille du vaisseau.

Le professeur avait été fort impopulaire à bord tant que la tempête avait duré, et les dames avaient déclaré que c'était un être sarcastique qui voulait à toute force avoir sa petite plaisanterie sur les plus graves calamités de la vie; mais à mesure que les vagues diminuèrent de volume, et que le vent tomba, et que le soleil brilla, et que les hommes ôtèrent leurs manteaux de toile cirée, et que les fenêtres de la cabine s'ouvrirent, le front des belles voyageuses se dérida. La bienveillance fut générale avant que le vaisseau fût en vue de Liverpool; et il n'y eut pas jusqu'au cuisinier qui, tout en apprêtant le dernier dîner des passagers, ne déclarât en confidence à l'un des chauffeurs qu'après tout, il pouvait y avoir quelque chose de bon à connaître dans les observations du professeur.

Quand le professeur débarqua à Liverpool, il ne voulut pour rien au monde perdre de vue le sac qui contenait ses calculs. Plusieurs curieux, toutefois, ouvrirent leurs yeux tant qu'ils purent pour y découvrir le nom de cet observateur extraordinaire, et ils parvinrent à y lire le nom bien connu de Scoresby.

Household Words, trad. par LÉON DE WAILLY.

Études pittoresques sur la blouse, par Stop.

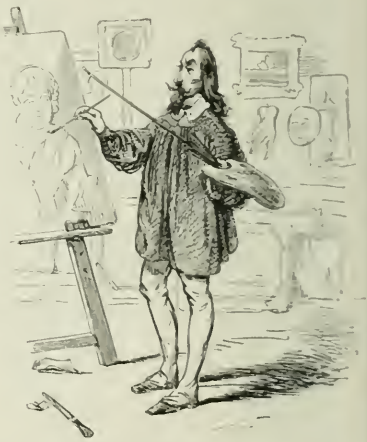
La première blouse.

Blouse russe à l'usage des jeunes Français

Blouse de l'ouvrier.

Blouse des grandes routes.

Blouse du touriste.



Blouse multicolore de l'artiste.

La blouse à l'usage de la plus belle moitié du genre humain.

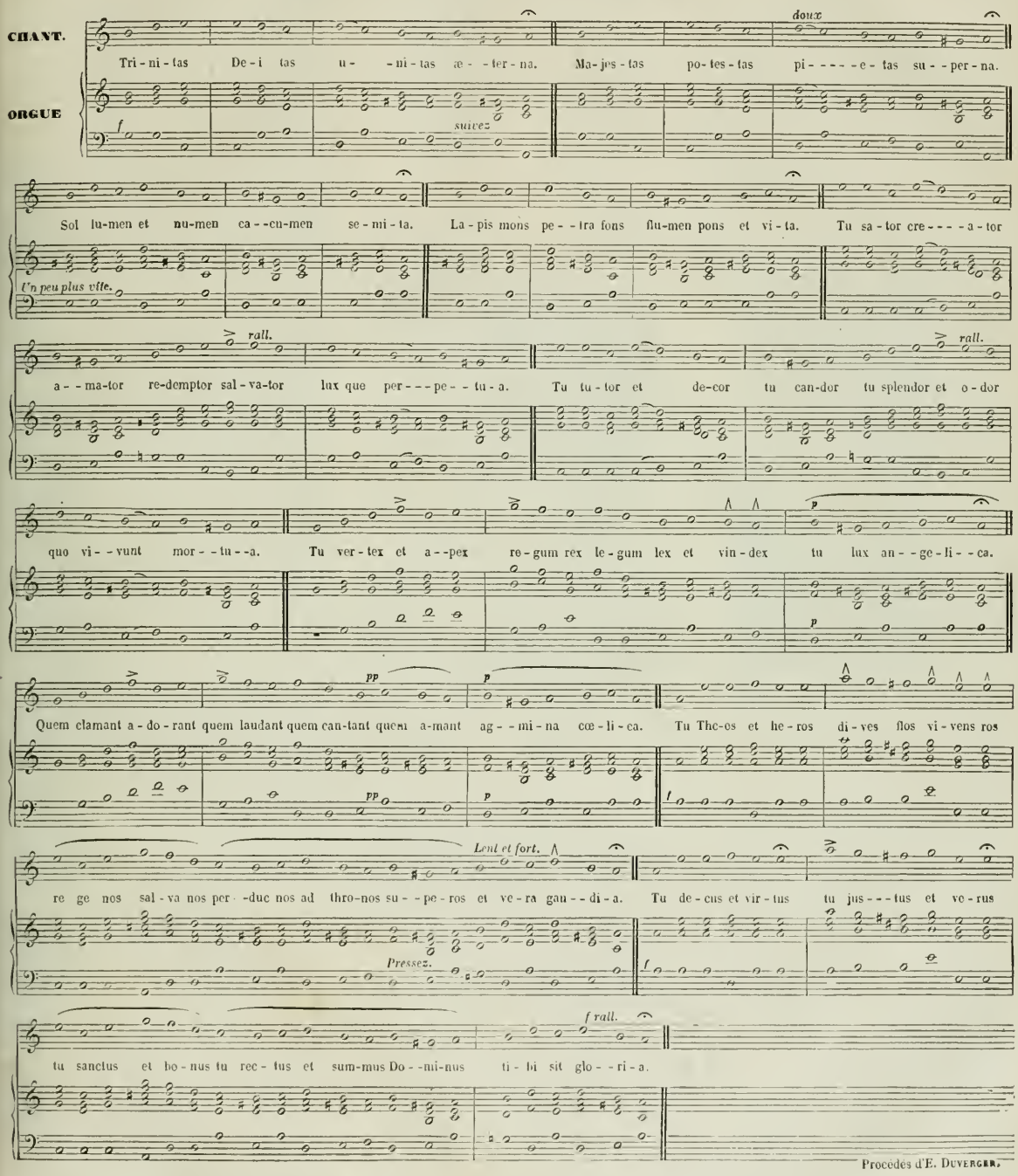
Ma blouse neuve (tenue bourguignonne du dimanche).

La blouse nocturne

TRINITAS,

CHANT DU TREIZIÈME SIÈCLE, TIRÉ DU MANUSCRIT DE PIERRE DE CORBEIL, A SENS;

Traduction et accompagnement d'orgue par *Félix Clément.*



Procédés d'E. Duverger.

Nota. — Chaque barre de mesure équivaut à un point d'orgue de courte durée.

Lorsqu'un voyageur visitait la bibliothèque de la ville de Sens, on lui montrait mystérieusement et avec orgueil un diptyque en ivoire représentant soit les quatre éléments, soit le triomphe de Bacchus, de Cérès et d'Amphitrite, soit je ne sais quel amalgame mythologique sculpté avec quelque soin, mais privé de sentiment et d'expression, comme la plupart des œuvres de l'art antique. Le voyageur, après avoir examiné le diptyque, se contentait de dire : « C'est bien ancien ! » et replaçait l'objet avec précaution dans l'armoire à côté de têtes de sauvages tatouées d'une manière horrible, de verroteries, de petites momies et de coquillages dont la profusion atteste que la bibliothèque de Sens est plutôt fréquentée par des pèlerins que par des lecteurs.

Cependant ce diptyque renferme un manuscrit précieux composé en grande partie par Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, mort en 1222. Il renferme trente-deux folios en parchemin assez fort formant soixante-quatre pages de musique en notation du treizième siècle. Il y a quatre ans qu'il nous prit fantaisie d'exhumer de ce livre plusieurs morceaux de chant et de les faire exécuter par des artistes en présence d'un millier de personnes. Ces mélodies gothiques furent accueillies avec enthousiasme, et depuis, nous étant livrés de plus en plus à l'étude du moyen âge, nous fîmes entendre assez fréquemment divers morceaux tirés tous de manuscrits du treizième siècle et publiés sous le nom de *Chants de la Sainte-Chapelle*. Parmi les dix morceaux exécutés dans ce magnifique monument religieux sur l'invitation du gouvernement lors de l'institution de la magistrature et de la distribution des récompenses aux exposants de l'indus-

trie, trois appartiennent au manuscrit dont nous allons parler. Voici quelques paroles du premier d'entre eux :

Hæc est clara dies clararum clara dierum.
Hæc est festa dies festarum festa dierum.
Nobilis nobilium rutilans diadema dierum.

Ces vers hexamètres, composés sur une mélodie retentissante et énergiquement rhythmée, ont été chantés par la belle voix de Roger sous les voûtes de la Sainte-Chapelle, de Saint-Etienne-du-Mont et de Saint-Roch. Tout esprit observateur peut voir dans ces vers une transition entre le mode prosodique ancien et la rime dont le moyen âge a doté la poésie française. Déjà à cette époque, dans la plupart des morceaux liturgiques, on s'était affranchi complétement de l'observance des longues et des brèves, des dactyles, des trochées et des iambes qui constituaient la poésie antique. Non-seulement une rime arrivait au bout de chaque vers, mais on rechercbait même l'analogie de prononciation et de consonnance, le même nombre de syllabes entre les hemistiches d'un vers et entre les mots eux-mêmes qui composaient chaque hémistiche. Le chant *Patrem parit filia* exécuté en chœur par nos choristes à l'entrée du cortége du président dans la Sainte-Chapelle appartient tout entier au manuscrit de Sens. Le texte est conçu dans la manière de saint Bernard ou de saint Bonaventure. C'est large, bran, rempli de sentiment et d'images hardies, quoique composé d'antithèses, indice certain d'une exubérance d'idées et de formules nouvelles. Qu'on se rappelle le mouvement littéraire artistique qui eut lieu de 1830 à 1835 ou 36. Dans cette ardeur toute profane de recherches et de poursuites après l'idéal du moment, le romantisme, il y a eu véritablement des tentatives heureuses, des œuvres sans précédents. Hérold et Hippolyte Monpou, en musique, devancés par Weber en Allemagne, Victor Hugo le poète, Sainte-Beuve et Alfred de Musset, Deveria, Eugène Delacroix et beaucoup d'autres, ont essayé de frayer une voie à un art nouveau. Soyons, même sous le rapport de la forme, indulgents à l'égard du moyen âge; avec un peu de réflexion nous avons besoin nous-mêmes d'une grande indulgence.

Pour en revenir à notre morceau, en voici deux strophes :

Latet sol in sidere	Celsus est in humili
Oriens in vespere	Solidus in fragili
Artifex in opere	Figulus in testili
Per gratiam	Per gratiam
Traditur et redditur ad patriam.	Traditur et redditur ad patriam.

Comme on le voit, il s'agit du mystère de l'incarnation, et les images ne sauraient être plus vives : le soleil se cache dans l'étoile; l'artisan dans son ouvrage; le potier dans son vase d'argile.

Le troisième morceau liturgique, tiré du manuscrit de Sens, est celui que nous donnons aujourd'hui aux lecteurs de l'*Illustration*. La musique est à la hauteur des paroles. C'est une doxologie, une accumulation d'épithètes sonores appliquées à la Divinité. Depuis six cents ans, ce chef-d'œuvre de lyrisme était oublié dans le diptyque en ivoire dont nous avons parlé plus haut. L'occasion et le temps nous avaient manqué pour le faire exécuter aux solennités de novembre 1849. C'est le 18 juillet dernier, à l'église Saint-Roch, dans la solennité religieuse dont M. le ministre de l'agriculture et du commerce a en l'excellente pensée et qui a été organisée par les soins de M. le baron Taylor, que Roger a chanté en solo cette mélodie, la plus originale et la plus majestueuse à la fois que nous connaissions. Nous ne pensons pas qu'il y ait eu pour ce morceau un poète et un musicien, un librettiste et un compositeur. L'œuvre a dû sortir d'un seul jet de la bouche d'un saint docteur du moyen âge agenouillé devant un autel. C'est plus que de la poésie, c'est une belle réalité; c'est plus que de la musique, c'est un cri d'enthousiasme et d'amour. Une seule particularité révèle l'intention de faire une œuvre d'art, c'est la trinité perpétuelle des sons et des syllabes qui divise par groupes cette composition étrange.

Ce morceau et une foule d'autres de la même époque prouvent de la manière la plus évidente la solidarité qui a existé, au treizième siècle en particulier, entre les différentes manifestations de l'art du moyen âge. C'était, il faut le dire, dans la cathédrale qu'elles se donnaient rendez-vous. Là, les sculptures du portail correspondaient aux splendides verrières; les vêtements sacerdotaux aux cérémonies liturgiques et au symbolisme; le chant enfin était empreint de l'expression générale qui l'enveloppait de toutes parts. Lorsque la musique religieuse du moyen âge sera plus étudiée, on verra qu'elle ne le cède en rien aux autres arts en puissance, en originalité, en effets vraiment populaires et saisissants.

Le manuscrit de Sens est précieux non-seulement au point de vue de l'art musical, mais encore sous le rapport historique. En effet, on y trouve la réfutation formelle et aussi explicite que possible de tous les contes qu'ont débités depuis trois siècles les incrédules de toutes les écoles au sujet du prétendu *office de l'âne* dont MM. Millin et Dulaure ont donné des descriptions si burlesques. Les manuscrits de Sens et de Beauvais ont été invoqués par ces détracteurs du moyen âge. D'après nos renseignements, le manuscrit de Beauvais ne renferme pas un office liturgique, mais une sorte de *mystère* postérieur d'un siècle au moins à l'office de Sens et n'ayant aucune autorité historique et religieuse. Celui de Sens, au contraire, joint à son origine vénérable un état parfait de conservation. Il a pour titre : *Office de la Circoncision à l'usage de la ville de Sens*, et non pas comme on l'a affirmé : Fête des fous ou Fête de l'âne. On n'y voit aucune trace de bouffonnerie ou d'inconvenance. Tout y est grave, austère; et et là quelques effets lyriques sont obtenus par la répétition de mots sonores; voilà tout ce qu'on peut y trouver d'original et d'extraordinaire. On lit sur le premier folio la trop fameuse prose de l'âne telle que nous l'avons publiée en *fac simile* dans les annales archéologiques, et non pas telle que les *enfants sans souci* et les *clercs de la bazoche* l'ont arrangée. Le liturgiste du douzième ou du treizième siècle avait pensé qu'au temps de Noël, de la fête des Saints Innocents, quelques jours seulement avant l'Epiphanie, il était permis de faire l'éloge de l'âne de l'Orient dont Jésus se servit pour fuir la persécution d'Hérode et entrer triomphant dans Jérusalem. Plusieurs légendes placent cet animal dans l'étable de Bethléem et assurent qu'il porta les présents des rois mages. Un tableau poétique de la force, de la rapidité, de la bonne fortune de l'âne de l'Orient pouvait être fait sans blesser les scrupules des esprits religieux et les convenances des hommes de goût et de bonne foi. Il s'agissait seulement de rester dans de certaines limites. C'est, à notre avis, ce qu'a fait l'auteur du manuscrit de Sens, et ce que n'ont pas fait les laïques qui ont transporté, à partir de la fin du quatorzième siècle jusqu'au seizième, les mystères vénérables de la religion et les cérémonies ecclésiastiques de l'intérieur de la cathédrale sur les tréteaux et la place publique. Nous citons la copie du manuscrit de Sens en la faisant suivre des textes publiés par MM. Millin, Dulaure et Michelet :

Copie du manuscrit de Sens.

Orientis partibus
Adventavit asinus
Pulcher et fortissimus
Sarcinis aptissimus.
Hez, sirasne, hez.

Hic in collibus Sichen
Inutritus sub Ruben
Transiit per Jordanem,
Salit in Bethlehem.
Hez, sirasne, hez.

Saltu vincit hinnulos
Damas et capreolus
Super dromedarios
Velox madianeos.
Hez, sirasne, hez.

Aurum de Arabia
Thus et myrrham de Saba
Tulit in Ecclesia
Virtus asinaria.
Hez, sirasne, hez.

Dum trahit vehicula
Multa cum sarcinula
Illius mandibula
Dura terit pabula.
Hez, sirasne, hez.

Cum aristis ordeum
Comedit et carduum
Triticum a palea
Segregat in area.
Hez, sirasne, hez.

Amen dicas asine
Jam satur ex gramine
Amen amen itera
Aspernare vetera.
Hez, sirasne, hez.

Copie du manuscrit de Beauvais.

Orientis partibus
Adventavit asinus
Pulcher et fortissimus
Sarcinis aptissimus.
Hez, sire asnes, car chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Lentus erat pedibus
Nisi foret baculus
Et eum in clunibus
Pungeret aculeus.
Hez, sire asnes, car chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Hic in collibus Sichen
Jam nutritus sub Ruben
Transiit per Jordanem,
Salit in Bethlehem.
Hez, sire asnes, car chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Ecce magnis auribus
Subjugalis filius
Asinus egregius
Asinorum Dominus.
Hez, sire asnes, car chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Saltu vincit hinnulos
Damas et capreolus
Super dromedarios
Velox madianeos.
Hez, sire asnes, car chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Virtus asinaria.
Hez, sirasne, hez.

Dum trahit vehicula
Multa cum sarcinula
Illius mandibula
Dura terit pabula.
Hez, sirasne, hez.

Cum aristis ordeum
Comedit et carduum
Triticum a palea
Segregat in area.
Hez, sirasne, hez.

Amen dicas asine
Jam satur ex gramine
Amen amen itera
Aspernare vetera.
Hez, sirasne, hez.

Aurum de Arabia
Thus et myrrham de Saba
Tulit in ecclesia
Virtus asinaria.
Hez, sire asnes, car chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Dum trahit vehicula
Multa cum sarcinula
Illius mandibula
Dura terit pabula.
Hez, sire asnes, car chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Cum aristis hordeum
Comedit et carduum
Triticum a palea
Segregat in area.
Hez, sire asnes, car chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Amen dicas asino
Jam satur de gramine
Amen amen itera
Aspernare vetera.
Hez va! hez va! hez va! hez!
Baisse sire asnes, car chantez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Supposer gratuitement qu'une telle bouffonnerie avait été chantée dans l'église par des prêtres respectables et de pieux fidèles n'était pas assez. Les historiens, copiant à l'envi cette fausse pièce liturgique, ont lutté de frais d'imagination sur les détails. L'un a dit qu'à l'*Ite missa est*, le prêtre, se tournant vers le peuple, criait trois fois : *Hi han, hi han, hi han*, et que le peuple répondait à son tour : *Deo gratias, hi hon, hi han, hi han.* Il a même ajouté que l'*Introït*, le *Gloria*, le *Credo* se terminaient par le même refrain. D'autres, poussant l'ignorance jusqu'à ne pas comprendre le sens des lettres *euouae* qui indiquent le chant des mots *seculorum amen*, terminaison ordinaire des psaumes, écrivaient dans leur notice que plusieurs parties de l'office étaient interrompues par le refrain bachique et profane *EVOVÆ, EVOVÆ.* D'autres enfin, et ce sont les plus sérieux, voyant dans les rubriques les mots : *Conductus ad tabulam, conductus ad subdiaconum, conductus od diaconum, conductus od evangelium, conductus ad prandium, conductus ad presbyterium*, se sont imaginé de sous-entendre partout le mot *asinus*, et dès lors le rôle de l'âne devenait réellement important; il accompagnait le diacre à l'évangile; le sous-diacre ne pouvait lire l'épître sans avoir cet animal à ses côtés; l'Evangile même était lu en sa présence, on le conduisait après l'office à un banquet. Tout cela serait odieux si ce n'était aussi ridicule. La cause de ces graves erreurs est dans la fausse interprétation d'un mot. *Conductus* n'est pas adjectif et ne se rapporte en rien à l'âne, dont il n'est fait mention nulle part en rubrique dans le manuscrit; mais il est substantif et signifie une partie de l'office qui se célébrait en marchant, en formant un cortége, soit que le sous-diacre allât lire l'épître sur les marches du jubé, soit que le diacre s'y rendît en portant le livre des Evangiles, soit enfin que le clergé et les fidèles allassent prendre leur repas. Le *Conductus* est un morceau de musique religieuse, comme *Antiphona, Versiculus, Introitus, Psalmus, Processio, Capitulum*, etc. Les traités de musique du moyen âge auraient éclairé les historiens sur ce point. Quant à l'*Ite* dans de l'*Ite missa est*, nous n'en avons pas trouvé plus de trace que de l'hymne à Bacchus, que de la présence de l'âne dans la cathédrale, et que des bouffonneries dont cet animal était soi-disant l'objet. L'*Ite missa est* est noté entièrement avec le répons sans autre observation. Ce manuscrit de Sens, qui vient d'être traduit par nous depuis le premier folio jusqu'au dernier, texte et musique, nous a prouvé qu'en rapprochant Pierre de Corbeil, archevêque de sens au treizième siècle, temps d'ignorance et de barbarie comme on dit depuis trois siècles, et M. Dulaure, savant du dix-neuvième siècle, *le plus âne des deux n'est pas celui qu'on pense.*

FÉLIX CLÉMENT.

Chronique musicale.

La Société philharmonique de Paris a ouvert sa session le 22 octobre dans la salle Sainte Cécile. — Nous dirons en toute franchise que la symphonie en ut mineur de Beethoven, par où la Grande Société philharmonique a inauguré sa seconde année d'existence, n'a pas été exécutée avec toute la perfection qu'on est en droit d'attendre à présent d'un orchestre à Paris. La Société des concerts du Conservatoire nous a nécessairement rendus difficiles sur l'exécution des œuvres symphoniques de Beethoven. Ces œuvres seront donc un écueil pour toute société de concerts nouvelle. S'il est impossible de faire, sous ce rapport, mieux que l'ancienne société, il faut du moins faire aussi bien. On ne saurait demander au public d'exiger moins que cela. Quant à nous, nous recueillons simplement les impressions de ce public. — Après la symphonie de Beethoven venait un morceau de M. Berlioz, qu'on exécutait pour la première fois. C'est une ballade à trois chœurs, écrite sur cette capricieuse poésie de M. V. Hugo qui a pour titre : *Sara la baigneuse*. Si nous faisions autre chose ici qu'une chronique, nous aurions beaucoup à dire vraiment sur cette œuvre de M. Berlioz. Que signifie, en cette occasion, ce triple groupe choral? Nous cherchons vainement à le comprendre. A notre avis, c'est presque trop d'une voix seule pour chanter cette suite de strophes vaporeuses, indiscrètes, un peu fantasques, ou, si l'on veut, charmantes, mais tout au plus dans un intime et mystérieux tête-à-tête. Quel a donc été le but de M. Berlioz en les faisant dire par tant de voix à la fois et devant un nombreux auditoire? S'il en a eu un, il est évidemment faux; dès lors, quelque talent qu'il y ait dans sa composition, c'est du talent employé en pure perte; car ce qui qui écoute n'est nullement intéressé, encore moins ému par une pareille conception. — Un autre défaut de cette œuvre, que nous devons signaler, c'est que, dans l'orchestre qui accompagne les trois chœurs, le compositeur s'est attaché à rendre le sens de chaque parole avec une telle minutie de coloris musical, que, en fin de compte, le sens de la chose n'est pas rendu : ce qui revient à dire que, à force de vouloir mettre de la couleur à son œuvre, l'œuvre n'a pas de couleur. Cette assertion peut sembler étrange; on la trouvera naturelle si l'on réfléchit que les mots ne sont pour le poète que les moyens d'exprimer sa pensée, et ne sont pas la pensée elle-même. Or, on peut joindre les uns au bout des autres des mots très-sonores et très-recherchés, sans qu'il résulte pour cela de leur union une phrase qui ait un sens net et décidé. — La même instrumentation minutieuse se fait remarquer dans le second morceau de M. Berlioz, qui a été dit dans cette soirée : *le Cinq Mai*, cette héroïque chanson que Béranger avait écrite tout bonnement sur l'air : *Muse des bois et des accords champêtres*. Hélas! à tort ou à raison, le peuple français est ainsi fait, que la poésie de Béranger sera plus longtemps populaire parmi nous avec ces vieux airs de vaudeville qu'avec la musique de M. Berlioz, quelque belle et profonde qu'elle soit. — Enfin, un troisième morceau de M. Berlioz faisait encore partie du programme : l'ouverture des *Francs-Juges*. Ici le compositeur est à son aise; plus de mots qui embarrassent sa fantaisie musicale. Il dit, à sa manière, librement sa pensée à lui, la dessine à grands traits, la peint avec une touche fière et vigoureuse. Il y a dans cette œuvre de beaux effets et de belles mélodies; le plan en est largement conçu, la conduite savante; et l'on regrette d'autant plus d'y trouver quelques extravagances, telles que ces bizarres coups de cymbales isolés, qui n'expriment rien, ne font que du bruit, et dont on a d'ailleurs tant abusé; ce qui devrait être la meilleure raison de les ôter, pour M. Berlioz surtout qui a tant horreur des lieux communs, l'œuvre n'y perdrait rien et les oreilles du public y gagneraient. Puisque c'est l'opinion du public que nous rapportons ici, plus encore que notre opinion personnelle, nous ajouterons une réflexion, après avoir parlé des trois morceaux de M. Berlioz : trois morceaux d'un même maître, de M. Berlioz ou de tout autre, dans un seul concert, c'est un peu trop pour un public parisien, c'est-à-dire pour un public qui aime par-dessus tout la variété. — Nous devons des remercîments à la Grande Société philharmonique, et particulièrement à son chef, M. Berlioz, pour nous avoir fait connaître la musique d'un compositeur russe nommé Bortniansky, musique remarquable et originale, dont nous n'avions aucune idée à Paris. Le *Chant des Chérubins*, chœur sans accompagnement, est un fragment du répertoire de la chapelle de l'empereur de Russie, qui nous donne une haute idée de la manière dont l'art musical religieux est compris chez les prétendus Barbares du Nord. Au reste, ce Bortniansky est une preuve que les seigneurs de ces froides contrées ne sont pas des ogres. Né serf, dans un village de l'Ukraine, en 1752, il dut à ses excellentes dispositions pour la musique, non seulement d'être affranchi par son maître, mais encore de parvenir à la dignité de conseiller d'Etat. L'empereur Alexandre lui conféra ce titre et lui assura, pour le reste de ses jours, un traitement considérable, en récompense du talent et du zèle qu'il avait déployés dans ses fonctions de maître de chapelle de la cour. Nous avons pu d'autant mieux admirer le mérite de la musique de Bortniansky, que rarement nous avons entendu une exécution chorale plus parfaite, tant sous le rapport de la finesse des nuances que de la justesse de l'intonation et de l'ensemble. — Un autre attrait de cette soirée, ç'a été l'apparition de madame Frezzolini dans le monde musical parisien. Il y a dix ans que madame Frezzolini jouit d'une grande célébrité bien méritée, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Russie, en Angleterre, et Paris ne la connaissait pas encore. En vérité, ce Paris, souvent si précoce, est quelquefois bien en retard. Quoi qu'il en soit, il sait réparer, autant que cela se peut faire, le temps perdu. La preuve en est dans la manière dont il a accueilli madame Frezzolini : en un seul soir, il lui a donné autant d'applaudissements et jeté autant de bouquets, ou peu s'en faut, qu'il en faudrait pour satisfaire une cantatrice pendant plusieurs années. Madame Frezzolini a chanté l'air *I Puritani*, la *Serenade* de Schubert, en français, et l'air de *Beatrice di Tenda*. Le talent de madame Frezzolini a besoin du théâtre; il est essentiellement dramatique. Les talents de cette nature perdent considérablement dans un concert. Cependant l'art de phraser, le timbre de la voix, l'émission du son et l'expression pathétique, d'autres facultés encore,

naturelles ou acquises, peuvent se produire sans nul désavantage sur l'estrade aussi bien que sur la scène. Madame Frezzolini a très-bien su les y faire briller; toutefois, nous devons le dire, sa méthode n'est pas exempte de quelques incorrections de style qu'on ne trouve, ou du moins qu'on ne trouvait pas dans les cantatrices de la grande école italienne; elle introduit aussi des changements que nous ne saurions approuver dans la musique de Schubert : cette musique veut être dite telle que le compositeur l'a écrite, pas différemment, sans en rien ôter, sans y rien ajouter. — Venir chanter après madame Frezzolini, l'héroïne de la fête, c'était téméraire : c'est pourtant ce qu'a fait mademoiselle Lefebvre, une de nos jeunes cantatrices de l'Opéra-Comique; et comme la fortune se plaît à sourire aux audacieux, mademoiselle Lefebvre a obtenu un brillant succès en chantant le délicieux air des *Mousquetaires de la Reine* de M. Halévy. Un autre morceau du même maître, un charmant boléro intitulé la *Venta*, a valu à M. Barroilhet, qui l'a chanté avec une verve entraînante, d'unanimes bravos. Enfin le concert s'est terminé par un grand chœur religieux de Lesueur : *Quis enarrabit*, magnifique morceau que personne n'a entendu, par la raison que le plus grand nombre des auditeurs s'en allait pendant qu'on le chantait. Ainsi, cinq minutes de patience de plus, et cet auditoire avait le droit de se dire le plus intelligent de tous; tandis qu'il est permis de douter qu'il le soit, après une pareille sortie si peu révérencieuse pour l'art, et même de penser qu'il ne l'est pas. Ceci n'est plus l'opinion du public, mais bien celle des artistes. Pourquoi ne la dirions-nous pas aussi franchement?

GEORGES BOUSQUET.

Bibliographie.

De la démocratie en Amérique, par ALEXIS DE TOCQUEVILLE, treizième édition; Paris, chez Pagnerre, rue de Seine.

Il s'en faut que l'on ait tout dit sur ce livre de premier ordre, qui passe à tort pour avoir fait la fortune de son auteur et qui est bien plutôt cette fortune elle-même, car elle l'a conduit, à notre sens, moins haut qu'elle ne l'avait tout d'abord placé dans l'esprit public. Un jour viendra, un jour prochain, où il sera de peu de poids que M. de Tocqueville ait été député, représentant, ministre, mais où son livre restera comme l'une des œuvres les plus sérieusement pensées et les plus fermement écrites de ce dix-neuvième siècle où les livres se comptent, et qui menace de léguer à la postérité tout à la fois le plus lourd et le plus mince des bagages.

Nous n'entreprendrons point pourtant de revenir, après tant d'autres, sur l'appréciation et les mérites de ce livre dont la critique paraît aussi peu épuisée que le succès. Nous nous bornons à constater la progression non affaiblie de ce succès même qui, s'il n'était le plus légitime des triomphes remportés sur l'indifférence et le matérialisme politique des classes dites éclairées, en serait le plus inouï. M. Pagnerre met aujourd'hui en vente en deux volumes compactes, du commode format in-18, la *treizième édition* de la *Démocratie en Amérique*, revue, corrigée et augmentée d'un appendice qui prête à cette reimpression un nouvel et vif intérêt.

Cet appendice se compose d'un examen comparatif de la *Démocratie aux Etats-Unis et en Suisse*, rapport soumis, sur sa demande, à l'Académie des sciences morales et politiques par M. de Tocqueville, à propos du livre publié par M. Cherbuliez, professeur de droit public à l'Académie de Genève, sur la *Démocratie en Suisse*. Ce travail, dans lequel le célèbre et savant auteur de la *Démocratie en Amérique* donne sans peine l'avantage aux institutions fédérales et locales des Etats-Unis, sur les ébauches imparfaites du gouvernement cantonal et central qui leur correspondent dans la république helvétique, ce travail, disons-nous, bien que peu étendu, montre à chaque ligne et en progrès sur lui-même le talent sagace et le coup-d'œil supérieur de l'éminent publiciste. Il était impossible en moins de pages de faire plus évidemment ressortir, de scruter plus à fond, de mettre plus à nu les vices radicaux de cette prétendue démocratie du gouvernement de la Suisse (considéré bien entendu avant que l'élément démocratique commençât d'y prendre une part plus réelle sous le contre-coup électrique de notre révolution de 1848).

A cet appendice est joint le discours prononcé par M. de Tocqueville dans la discussion de la dernière adresse votée en réponse (janvier 1848) au dernier discours du trône. Dans ce morceau, que nous souhaiterions pouvoir placer tout entier sous les yeux de nos lecteurs, l'éloquent orateur, prenant pour texte la *dégradation des mœurs publiques*, nous montre cet affaissement de la morale politique, cet oubli de toute pudeur gagnant jusques aux mœurs privées. Il présage, il pressent dans l'air, il annonce en termes émouvants, pleins d'une énergique droiture, qui sur les bancs ministériels ne suscitèrent que murmures et raillerie incrédulité, une révolution imminente, terrible, ainsi qu'il arrive toujours à toute époque de l'histoire, alors que les dépositaires du pouvoir sur une nation *ne sont plus digues de le porter*. Il adjure, mais en vain, le cabinet de tourner enfin son attention la plus sérieuse sur « *cette grave maladie* (l'état de l'esprit public) *qu'il faut guérir à tout prix, et qui, croyez-le bien, dit-il, nous entraînera tous, tous, entendez-vous bien, si nous n'y prenons garde.* » Il professe plus loin cette doctrine que « le mécanisme des lois n'est pas ce qui fait les grands événements; mais que ce qui produit ces grands événements, c'est *l'esprit du gouvernement* lui-même, » et il termine en suppliant que l'on change enfin cet esprit qui nous *conduit à l'abîme*.

Nous recommandons la lecture et l'étude de ce discours aux politiques nombreux et de courte mémoire, qui s'obstinent aujourd'hui à ne considérer dans le développement logique des causes de subversion si admirablement pressenties et décrites par M. de Tocqueville, qu'un accident, un coup de main.

Il reste un beau travail à faire : c'est un parallèle entre la démocratie américaine et la démocratie française. Nous espérons que tôt ou tard il tentera la plume de M. de Tocqueville. Le sujet est brûlant : aussi n'est-ce pas trop pour l'aborder que la puissance d'un talent tout à fait hors ligne et la mesure d'un esprit dégagé des petites luttes, habitué de vivre dans les régions sereines et supérieures de l'idée. F. MORNAND.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES DE NOVEMBRE 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

Le *soleil* se lève à 6h 48m le 1er, à 7h 33m le 30; il se couche à 4h 39m et à 4h 5m respectivement à ces deux dates. Les jours diminuent de 1h 24m dans le mois compris entre le 31 octobre et le 30 novembre, savoir : de 46 minutes le matin et de 35 minutes le soir.

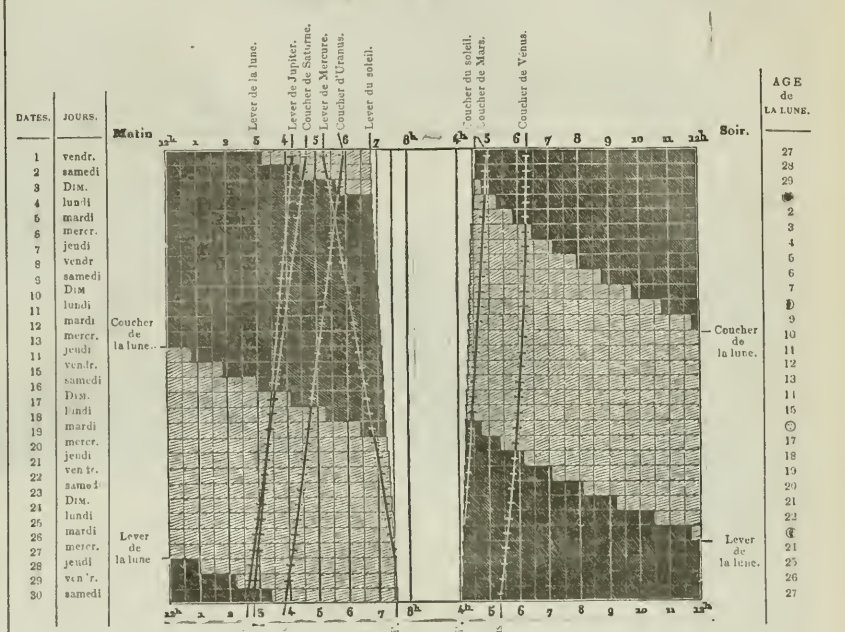
Le midi vrai continue à avoir lieu avant le midi moyen pendant tout le mois de novembre comme pendant les deux mois précédents. L'intervalle entre les deux instants, après avoir atteint le 3 un maximum de 16m 46s, va en diminuant constamment. Le 30, il n'est plus que de 11m 9s.

La hauteur du soleil au-dessus de l'horizon lors de son passage au méridien diminue toujours quoique avec moins de rapidité que dans le mois précédent. Elle était encore de 26° 4′ le 31 octobre; elle ne sera plus que de 19° 31′ le 30 novembre. La diminution mensuelle est donc de 7° 33′ seulement, tandis que de septembre à octobre elle a été de 12° 20′.

Il y a nouvelle lune le 4 à 2h 49m du matin; premier quartier le 11 à 11h 24m du soir; pleine lune le 19 à 4h 45m du soir; dernier quartier le 26 à 12m après midi.

La *lune* sera près de Jupiter le 1er, de Mercure le 2, de Mars le 4, de Vénus le 7, de Saturne le 16, d'Uranus le 17 et de Jupiter le 29.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.



Routes apparentes des Planètes.

Mercure est encore assez éloigné du soleil, dans les premiers jours du mois, pour qu'on puisse l'observer le matin. Son orbite apparente jusqu'au 8 novembre a été tracée à la page 207 du numéro 396. A partir de cette dernière date il va se perdre rapidement dans les rayons du soleil. Son mouvement est direct. La conjonction supérieure a lieu le 8 novembre.

Vénus se couche un peu plus d'une heure et demie après le soleil au commencement du mois, et seulement une heure et un quart, après vers la fin. Son mouvement est direct, mais va en se ralentissant beaucoup jusque vers le 20. A partir de cette date jusqu'au 25, la planète est sensiblement stationnaire. Elle prend alors un mouvement rétrograde qu'elle conservera jusqu'à la fin de l'année. (*Voy.* la figure du la p. 207, n° 396.)

Mars est perdu dans les rayons du soleil pendant tout le cours du mois de novembre.

Jupiter est étoile du matin, et se lève chaque jour plus tôt : près de 2h 40m avant le soleil, au commencement, et plus de 4h 40m avant, à la fin du mois. Son mouvement, quoique toujours direct, commence à se ralentir, comme on peut le voir à la page 143 du N° 366.

Saturne et *Uranus* restent encore sur l'horizon la majeure partie de la nuit; mais ils se couchent chaque jour plus tôt, Uranus environ 2h 12m avant Saturne, et près d'une heure avant le lever du soleil, au commencement du mois, plus de 3h ½ avant, à la fin. Les mouvements de ces deux planètes continuent à être rétrogrades, comme on peut le voir dans les Nos des 30 mars et 27 avril, page 207 et 272.

Neptune se lève le 1er novembre à 2h 39m du soir; le 15 à 1h 12m; le 1er décembre à midi 35m. Il passe au méridien, à ces trois dates, respectivement à 8h 1m, à 7h 4m et à 5h 57m. Sa hauteur au-dessus de l'horizon, au moment du passage au méridien, est de 30° 32′ le 1er novembre, de 30° 35′ le 15, et de 30° 41′ le 1er décembre.

Éclipses des satellites de Jupiter.

Ces phénomènes commencent à redevenir nombreux. Il y en aura six, qui seront visibles à Paris pendant le mois de novembre; ils sont indiqués dans le tableau suivant.

1er SATELLITE.		2e SATELLITE.		3e SATELLITE.	
Dates.	Heures.	Dates.	Heures.	Dates.	Heures.
	IMMERSIONS.		IMMERSION.		ÉMERSION.
7	6h 35m 48s mat.	15	5h 1m 28s mat.	8	5h 5m 28s mat
23	4h 51m 41s mat.				IMMERSION.
30	6h 45m 24s mat.			15	6h 16m 34s mat.

Occultations d'étoiles.

Elles sont au nombre de six, visibles à Paris dans le cours de ce mois, savoir :

DATES.	DÉSIGNATION DE L'ASTRE.	IMMERSIONS.	ÉMERSIONS.
7	2069 (Baily).	6h 31m soir.	7h 8m soir.
12	45 D Verseau.	9h 51m soir.	10h 1m soir.
21	64 g4 Orion.	9h 11m soir.	10h 13m soir.
22	68 E4 Orion.	1h 27m matin.	3h 21m matin.
24	20 d1 Ecrevisse.	5h 58m matin.	6h 59m matin.
28	7 b Vierge.	1h 23m matin.	2h 21m matin.

Monographie de l'Ortolan.

ÉTYMOLOGIE. — HISTOIRE NATURELLE. — CHASSE. — CUISINE. — HISTOIRE.

Il est des mots qui contiennent tout un poëme : le nom de l'*ortolan* est de ce nombre.

A cette simple émission de voix, on aperçoit sur le visage du vrai gourmand les signes non équivoques de la jouissance qui est due à l'appétence ou au souvenir d'un plaisir; et jamais les successeurs de Gall et de Spurzheim ne trouvèrent une pierre de touche plus assurée, un critérium plus certain.

Ortolan ! nom merveilleux qu'on ne devrait prononcer qu'avec respect et le front découvert, comme le maréchal de Lafeuillade en parlant de celui auquel il avait élevé un autel !

Ce nom nous vient d'un mot italien qui signifie *jardinier* et dérive lui-même du latin *hortus*, parce que, suivant Ménage, en Italie, où il est assez commun, l'ortolan habite volontiers les haies des jardins.

L'ortolan, chacun le sait, appartient au genre *bruant*; c'est une concession que nous faisons à MM. les naturalistes; un gourmand n'ignore pas que l'ortolan est aussi loin du bruant que le faisan doré l'est du coq, pour huppé et gaulois que celui-ci puisse être. Nous le comparerions volontiers à l'alouette, s'il n'était plus ramassé. Son plumage, sans être brillant, est fort agréable à l'œil; généralement gris, il se nuance d'une teinte verdâtre sous la gorge et de deux anneaux jaunes à côté des yeux.

Son chant ne se compose point d'une phrase complète, mais il est plein de douceur et de suavité. En Lombardie, un certain nombre de ces intéressants volatiles doit à son talent musical le bonheur d'échapper à la grillade : Orphée et Amphion n'obtinrent jamais de plus beau triomphe. Comme le rossignol, avec lequel il a d'ailleurs d'autres points de similitude, il chante après aussi bien qu'avant le coucher du soleil, et c'est de lui, nous assure-t-on, que Varron a dit qu'*il appelle sa compagne nuit et jour*.

Car il est essentiellement amoureux, et ses mœurs sont très-solitaires; allant le plus souvent à deux, rarement à trois, jamais par troupes, il cherche dans les champs les petits grains qui composent sa pâture. S'il s'arrête dans les vignes, ce n'est point pour s'y enivrer de raisins (on aurait dû lui épargner cette indigne calomnie), mais bien pour chasser aux insectes qui habitent les ceps.

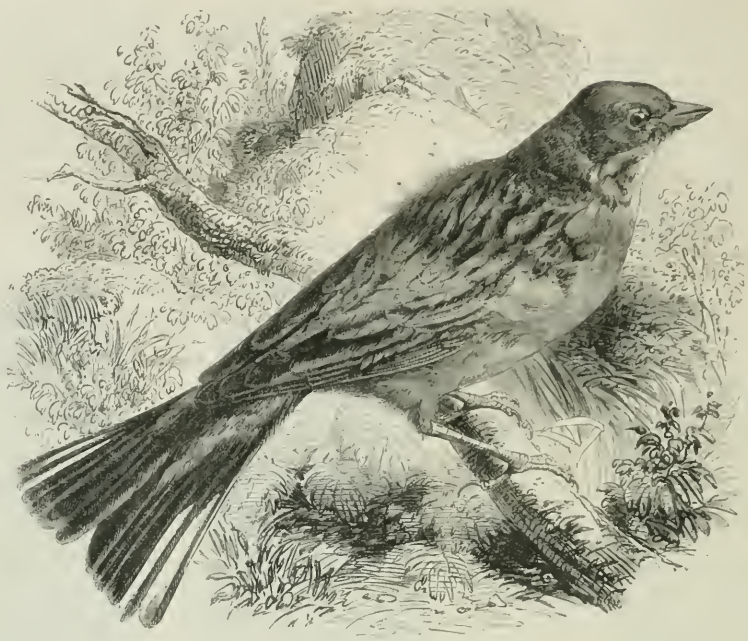
La chasse de l'ortolan a lieu du 15 mars au 15 avril et en septembre. Le système le plus employé est la cage d'attrape. Il y en a de plusieurs sortes, depuis la simple charpente d'osier soutenue par un quatre de chiffre, jusqu'à l'attrape à filet. Celle-ci vient, dit-on, de Hongrie, et nous ne possédons rien de plus parfait. Voici sa composition :

Une planche mince de 50 sur 25 centimètres garnie d'un rebord de 2 cent.; à l'une des extrémités, que nous supposerons à votre droite, une boîte comme celle qui termine les damiers, sauf le couvercle qui est à charnière et ferme de dehors en dedans. Au milieu de la planche est fixée une anse ou fil de fer courbée à angles droits; un fort ressort, adapté à chacune de ses bases, la pousse à se rabattre sur la gauche. Dans cette position elle entraîne un filet qui recouvre toute la machine. Pour tendre l'attrape, ramenez l'anse à droite, faites entrer son extrémité dans la boîte ainsi que le filet soigneusement ployé, fermez le couvercle : une petite baguette munie d'un crochet retient le tout et s'avance horizontalement sur la planche. Placez l'appât (un vermisseau) sur la baguette : l'oiseau viendra s'y reposer; mais au moindre contact la baguette tombe; par la force du ressort, l'anse relève le couvercle, elle vient se rabattre sur l'extrémité opposée de l'attrape qu'elle couvre tout entière du filet, et l'oiseau est pris.

Comme l'alouette dite cochevis, l'ortolan a le vol très-bas, ne s'arrête que peu d'instants, et conséquemment doit être saisi, pour ainsi dire, au vol. C'est ce qui en rend la chasse aux filets très-fatigante, car elle réclame une attention soutenue pour de minces résultats. A la fin de la saison, une chasse a produit cent individus au plus.

Lorsqu'on le prend, l'ortolan est loin d'avoir l'embonpoint qui fait son principal mérite. La fatigue des voyages, le manque de nourriture, et, faut il le dire, l'ardeur des passions, en font le plus souvent quelque chose d'aussi maigre que l'amer volatile attaché par l'antiquité au char de Vénus, et désigné aujourd'hui par le nom dérisoire de *pierrot*. Aussi, l'art d'engraisser l'ortolan a-t-il, depuis des siècles, occupé les esprits sérieux, et donné naissance à des procédés extrêmement variés; le meilleur est le procédé gascon.

Il n'est point vrai que, pour engraisser l'ortolan, il soit nécessaire de lui crever les yeux; cette inutile cruauté pourrait avoir les plus funestes suites en lui causant des souffrances nuisibles à son repos et à sa santé. Il n'est pas moins ridicule de croire avec Buffon que sa cage doit être éclairée par des lanternes destinées à produire une clarté constamment égale. Le meilleur moyen d'éviter l'inégalité dans la lumière, c'est de n'en pas laisser du tout. On arrive à ce résultat en entourant la cage d'une toile cirée; l'obscurité prévient des combats, des mouvements de terreur ou de gaieté qui peuvent retarder indéfiniment l'époque de la maturité. La mangeoire et l'abreuvoir, placés en dehors de la cage, peuvent être remplis sans troubler les prisonniers qui, pour y arriver, passent la tête par des trous pratiqués dans la paroi adhérente aux barreaux. Ces oiseaux étant d'une extrême propreté, le fond de la cage doit être garni d'une planche en coulisse qui s'enlève chaque jour une fois et se replace aussitôt couverte d'un sable fin dans lequel les ortolans aiment à aiguiser leurs becs et leurs ergots. Enfin, si l'on veut hâter l'opération, on a soin d'exciter leur appétit en ajoutant de l'oseille hachée au millet qui fait leur nourriture ordinaire.



L'ortolan (emberiza hortulana).

L'ortolan est gras lorsqu'il remplit bien une main d'homme ordinaire; c'est le toucher et non la vue qu'il faut consulter. Certains étant prêts avant les autres, il faut les visiter souvent et les tuer au fur et à mesure, sous peine de voir ceux que l'on aurait trop longtemps attendus *passer graisse*, c'est-à-dire devenir maigres, et rester maigres jusqu'à la prochaine saison.

On évite les moyens violents d'extermination employés pour les autres oiseaux. En brisant les reins, en tordant le cou ou en écrasant la tête, on s'exposerait à meurtrir cette chair délicate et à lui enlever le mérite du coup d'œil. Un Sybarite, dont l'histoire a conservé le nom, le duc de Clarence, voulant mourir comme il avait vécu, au milieu des faveurs de Bacchus, se fit noyer dans un tonneau de Malvoisie. On a réservé un sort analogue à l'ortolan, peut être à cause de la friandise qu'on lui a supposée à l'endroit des spiritueux; la meilleure manière de le tuer consiste à lui plonger la tête dans un petit verre d'eau-de-vie.

Après l'avoir plumé, passez la tête sur une flamme de papier ou d'esprit-de-vin pour enlever le peu de duvet qui pourrait être resté adhérent à la peau; retranchez le bec et la partie inférieure des pattes; placez, sans le vider, dans une boîte en papier de la grandeur du corps, laquelle, étant imbibée d'huile d'olive, se trouve à l'épreuve du feu du gril sur lequel on la pose. Il est bien entendu que l'ortolan ne demande pas un feu de beef-steak : des cendres amorties, comme pour un pigeon à la crapaudine, sont plus que suffisantes, en quelques minutes l'ortolan nage dans sa graisse et la cuisson est opérée. Quelques gourmands l'enveloppent d'une feuille de vigne.

Comme tout ce qui est excellent de sa nature, l'ortolan se suffit à lui-même et repousse tout assaisonnement, toute saveur étrangère. C'est la beauté antique toujours plus admirable quand elle est dépouillée de voiles. Cependant on y ajoute un peu de sel pour en relever la fadeur : affreux résultat de la civilisation ! Les cannibales ne daignent plus manger les Européens, parce qu'ils les trouvent horriblement épicés !

On sert l'ortolan dans sa boîte. Les amateurs le prennent par les jambes et le croquent d'une bouchée sans rien laisser absolument. Les personnes plus délicates ou ne jouissant pas de cette faculté d'absorption, le partagent en quatre par une incision cruciale et mettent de côté le gésier, qui est un peu dur; tout le reste se mange y compris les os, qui sont assez tendres pour que la bouche la plus sensible puisse les broyer sans inconvénient.

Malgré sa délicatesse, l'ortolan rassasie promptement, et cet excès de graisse, qui est son mérite, lui fait quelquefois préférer le bec-figue. Les gastronomes ont souvent gémi de cette erreur.

Il était réservé à notre siècle de la réparer en restituant à l'ortolan son titre de *Roi des petits pieds*; royauté aimable et paisible, renommée incontestable qui s'établit au poids et ne redoute pas l'épreuve du feu! Ses allures aristocratiques ne lui ont pas fermé l'accès des républiques les plus fières; car, si nous en croyons Buffon, les Grecs et les Romains, qui le désignaient sous les noms de *cenchromos* et de *miliaire*, dus à son appétit pour le millet, auraient connu l'art de l'engraisser.

Cette assertion nous paraît au moins douteuse. Si les anciens avaient connu les vertus de l'ortolan, ils l'auraient mis au rang des dieux; ils lui auraient élevé des autels sur le mont Hymette et sur le Janicule. N'ont-ils pas déifié le cheval de Caligula, lequel ne valait certainement pas un ortolan, et Caligula lui-même, qui valait moins que son cheval? Non, les temps modernes ont seuls dignement apprécié cette perle de délicatesse; beaucoup d'autres mérites leur sont contestés, mais celui-là leur restera.

M. J. Alph. Castaing.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Ne bois pas trop, car l'homme plongé dans l'ivresse s'abrutit

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste, ordre Lecheualier et Cie, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLON FRÈRES, 36, rue de Vaugirard, à Paris.